

Recueil

Guy de Gunzburg

Cet opuscle est dédié à ma femme Mary qui m'a soutenu avec amour et dévotion dans mon projet, et qui m'a encouragé à rappeler quelques souvenirs de mon enfance.

Sommaire

	Pages
<u>Dunkerque oublié</u>	
<i>Prologue</i>	1
<i>Préface</i>	2
<i>Chapitre I</i>	3
<i>Chapitre II</i>	14
<u>Quelques souvenirs de mon enfance</u>	
<i>Commençons par le commencement</i>	19
<i>Boulains</i>	20
<i>Autres pensées qui me reviennent</i>	26
<u>Poèmes divers par Guy de Gunzburg</u>	28



Dunkerque oublié

Prologue

C'est durant une promenade en Suisse, plus précisément à Gstaad, avec ma fille Eliane qu'elle me demanda, je ne sais pour quelle raison, de raconter à son mari Johan qui nous accompagnait, mes expériences de Dunkerque pendant la guerre. Elle me suggéra d'ailleurs que je devrais mettre sur papier ce qui m'était arrivé pendant ces premiers mois de conflit. Au début j'ai été sceptique. Je lui ai répondu que probablement cela n'intéresserait personne, pas même mes enfants. Mon aîné, Jean-Louis était né en décembre 1935, Eliane au mois d'août 1939 et mon plus jeune, Gérard était né à New-York après la guerre, en 1947. Cependant, Eliane finit par me persuader, et j'ai donc décidé de décrire mes expériences pendant ces années remplies de difficultés de toute sorte de tragédie et d'anxiété.

Préface

Le titre de cet opuscule, "Dunkerque oublié" dit bien ce que cela veut dire. C'est en effet une période de l'histoire dont on ne parle pour ainsi dire plus, presque comme si cet événement n'avait jamais existé. Ce fut cependant un premier effort franco-britannique contre Adolf Hitler qui venait d'envahir la Pologne, la Belgique et la France. Dunkerque fut une défaite mais pas une honte. Si honte il y a, ce fut la carence totale et l'idiotie des gouvernements français et britannique de l'époque de ne pas être préparés contre le réarmement de l'Allemagne et son offensive de septembre 1939 contre la Pologne et de mai 1940 contre la Belgique et la France.

Malgré la fameuse ligne Maginot qui devait défendre la France contre un envahissement éventuel germanique et qui fut facilement contourné. En effet le roi Léopold de Belgique avait refusé de laisser construire la continuation de la ligne de défense le long de la frontière franco-belge laissant ainsi la porte ouverte aux forces allemandes.

Les troupes britanniques et françaises n'ont donc pu que reculer devant cette force puissante de "Panzer divisions" allemandes et les "Stukas" de l'aviation ennemie. Pendant cette retraite, les soldats alliés ont fait des sacrifices énormes, morts et blessés, de même que la British Navy et les nombreux bateaux, petits et grands venus au secours le long de la côte de la mer du Nord, mais ceux-là, on n'en a peu parlé. C'est pratiquement oublié.

Pourtant à cette époque, cet effort représentait le prélude de l'invasion courageuse et surhumaine en Normandie et aussi en Sicile, en Italie et le sud de la France. Devant cette énorme entreprise, la période du débarquement de la "British Expeditionary Force" et de son inéluctable défaite à Dunkerque est présentée aujourd'hui comme un fait divers.

Ce que j'écris ici est ma petite histoire personnelle, semblable sans doute à des milliers d'expériences individuelles subies par des milliers de mes camarades d'armes français et anglais, certains moins heureux, étant tués ou blessés ou étant fait prisonniers. Par un hasard extraordinaire, je fus un parmi d'autres qui a pu en sortir.

Dunkerque est aujourd'hui comme un grain de sable perdu entre les 2 grands cataclysmes du 20^{ème} siècle : les 2 grandes guerres mondiales 1914-18 et 1939-45. La nouvelle génération n'a sans doute aucune idée de ce que fut la tragédie de Dunkerque. Tout juste sait-elle vaguement que c'est une ville en France. Et pourtant, Dunkerque marque le début de la défense et plus tard de l'offensive victorieuse contre l'impérialisme de l'Allemagne hitlérienne, assurant ainsi la liberté pour les jeunes d'aujourd'hui.

Chapitre I

Ayant obtenu un sursis pour terminer mes études à l'Ecole Libre des Sciences Politiques (Sciences Po), je fis mon service militaire dans le 372^{ème} Régiment d'Artillerie Lourde sur Voie Ferrée (RALVF) à Châlons-sur-Marne. Il s'agissait ici d'énormes canons qui ne pouvaient, comme leur nom l'indique, se déplacer que sur les rails de chemin de fer. Je terminai mon service d'une façon assez inattendue : en effet je tombai malade avec la scarlatine pendant un week-end de permission à Paris. Je restai donc au lit chez mes parents, 25 avenue Bugeaud avec l'autorisation d'un médecin militaire au lieu d'aller à l'hôpital militaire du Val de Grâce. La maladie et la convalescence durèrent plus d'un mois, et je retournai à Châlons-sur-Marne simplement pour chercher mes effets personnels.

Après cela, je fis un stage de 2 ans dans les bureaux de la Shell française et ensuite fus stagiaire à la B.I.P. (aujourd'hui S.O.G.I.P.). Puis je devins Directeur Général d'une société commerciale d'importation pour la diffusion exclusive du maté du Brésil en Europe et Afrique du Nord. Le maté est un genre de thé ayant des propriétés thérapeutiques très prisées au Brésil et en Argentine où il est cultivé. Le Président de la société, le Comte Pierre de Fleurieu, ayant perdu son bras droit comme pilote de guerre pendant le conflit 1914-18, venait de rentrer d'un voyage au Brésil avec un contrat du gouvernement brésilien lui donnant l'exclusivité de former une société pour la vente du maté en dehors du continent américain. Il avait persuadé mon père de l'aider financièrement pour former ce qui devint la "Companhia d'Expansão do Maté". Mon père tout de même sceptique, accepta à condition que je fus nommé Directeur Général. Il voulait en effet quelqu'un de confiance qui pouvait surveiller en quelque sorte ce qui se passait dans la société qu'il finançait. Deux marques de maté furent lancées sur le marché. Le maté "Pampéro" vendu exclusivement en pharmacie et le maté "Rancho" distribué dans les épiceries et les restaurants. Les deux marques avaient des types et des mélanges différents. L'affaire fondée en 1937 se développa fort bien et était en route vers un avenir brillant surtout qu'à cette époque-là, j'avais des idées ambitieuses que la société deviendrait plus tard une affaire d'importation de toutes sortes de produits sud-américains et d'exportation de produits européens. Malheureusement la guerre intervint et coupa court à mes rêves. C'est d'ailleurs avec ces idées en tête que je partis plus tard avec femme et enfants pour le Brésil, mais ceci est une autre histoire.

Revenons un instant en arrière : je dois expliquer qu'en 1936, contrairement au Traité de Versailles, Hitler envahit la Rhénanie démilitarisée (la Sarre avec ses charbonnages et aciéries). Conformément aux accords signés la France et l'Angleterre devaient à ce moment-là se mobiliser et se diriger d'urgence vers le Rhin pour déloger et repousser l'armée allemande de réoccupation.

Je fus donc rappelé à Châlons-sur-Marne pour une période indéterminée où mon régiment s'appêtait à partir vers l'Est. Nous attendîmes dans nos casernes le jour du départ. Rien ne se passa et grâce à la faiblesse et l'ineptie des gouvernements français et anglais, l'armée allemande récupéra définitivement et sans histoire la zone démilitarisée.

CARTE



**VISITEZ METZ
SA CATHÉDRALE
SON ESPLANADE**

Adresse du Destinataire.

Adresse du Commandant de Corps militaire.

*M. de Lumburg Guy
Paris 16^e*

*Monsieur le Chef
d'Escadron Commandant le
Centre de Mobilisation
d'artillerie n° 6 à Metz*



Après avoir répondu à la demande ci-contre, le destinataire est prié de faire retour de cette carte au Commandant du Corps, en inscrivant l'adresse de ce Commandant dans la partie droite du recto, et après avoir biffé son adresse placée à gauche.

(Moselle)

DEMANDE OU NOTIFICATION

DU COMMANDANT DE CORPS MILITAIRE

RÉPONSE

Metz le 24.11.1936
Je vous prie de
M. de Lumburg Guy
Nommé par ordre courant N° 59 du
24 Novembre 1936 au Chef
d'Escadron Commandant le
Centre de Mob. d'Art. N° 6



Paris le 29 novembre 1936
UTILISEZ LE
TELEGRAMME A 3 F.
*J'ai bien pris note de cette
indication et vous en
remercie.*

Signature.....

Signature

Adresse
du Commandant
de
Corps militaire.

Le Chef d'Escadron

Commandant

le Centre de Mobilisation d'Artillerie N° 6

(Après réponse, prière de faire retour à l'expéditeur d'après les indications portées au recto.)

En cette année 1936, l'Allemagne, non encore réarmée massivement, aurait pu être vaincue.

A partir de ce moment-là, observant le réarmement massif de l'armée allemande et ayant lu le fameux "Mein Kampf" écrit par Hitler, je savais que tôt ou tard nous allions vers une nouvelle guerre. J'ai donc décidé de m'y préparer le peu que je pouvais. A cette époque, les jeunes étaient encouragés à suivre des cours de perfectionnement paramilitaire à l'Ecole Militaire des Invalides pour améliorer leurs rangs dans l'armée.

C'est ce que je fis pendant un certain temps une fois par semaine le soir dans un cours de radio et de communication et un cours d'anglais pour les termes militaires comme je connaissais déjà l'anglais couramment. C'est ce qui me permit d'être mobilisé dans un régiment anglais au lieu d'un régiment français, ce qui, je l'avoue, ne me déplut pas. L'année 1938, marquée par l'occupation de la Tchécoslovaquie par Hitler et par la lâcheté du Premier Ministre Daladier et de l'anglais Chamberlain à Munich, passe au bord de l'abîme mais sans y tomber. Partie simplement remise à l'année suivante qui verra le 31 août 1939 l'invasion de la Pologne par l'armée allemande. Cette fois, la France et l'Angleterre ne pouvaient reculer et déclarèrent la guerre.

Deux semaines auparavant, voyant la possibilité et même la certitude de guerre se rapprocher rapidement, nous avons décidé de quitter Paris au cas où la guerre commencerait par un bombardement massif de la capitale. Donc vers le milieu du mois, avec ma femme d'alors Jacqueline, deux bébés et nourrice, nous chargeâmes notre voiture Plymouth américaine de tous nos bagages plus tout ce qu'on pouvait y fourrer, quittâmes notre appartement du 3 boulevard Emile Augier et partîmes pour St Lunaire près de Dinard en Bretagne, où mon père avait loué une villa en cas de besoin. C'est donc à St Lunaire que je reçus le 2 septembre mon ordre de mobilisation dont les instructions étaient de me rendre immédiatement au Centre Militaire de Laval dans la Mayenne comme sous-officier de liaison et interprète. Je dois ouvrir ici une parenthèse. Un officier de liaison attaché à un régiment étranger a deux rôles à jouer : d'abord il doit savoir parler et écrire couramment une langue étrangère, généralement l'anglais ou alors l'allemand pour l'interrogation des prisonniers de guerre. Mais son vrai rôle est de faire le lien entre les troupes étrangères ne connaissant naturellement pas la langue française et la population locale, trouver des logements pour les officiers et les hommes, organiser le ravitaillement, c'est-à-dire trouver les fournisseurs, négocier avec le Maire et la Gendarmerie concernant les multiples désirs et questions soulevés par le Commandant du régiment, tout en étant assez diplomate pour ne pas blesser les sentiments des uns et des autres ou léser les habitants du village.

L'autre rôle de l'Officier de liaison - interprète est lorsqu'il y a action militaire où le régiment étranger se trouve en ligne à côté d'une unité française de faire la liaison entre les deux régiments, c'est-à-dire en transmettant de vive voix, par radio ou téléphone ou par écrit dans la langue appropriée, les ordres ou informations nécessaires.

Quarante-huit heures après mon arrivée à Laval, je fus dirigé sur la région de Douai dans le Nord, non loin de la frontière franco-belge dans un petit village où je devais trouver

Association des Interprètes Militaires Interalliés

Anciens Combattants Français
aux Armées Alliées



Interprètes et Éléves Interprètes
de l'Armée Française

11, Rue Edouard VII, PARIS (9^e) - Tél. : Opéra 59-56

Nom et Prénoms *de Gumburg, Guy*
Adresse *3 Boul. Emile Augier*

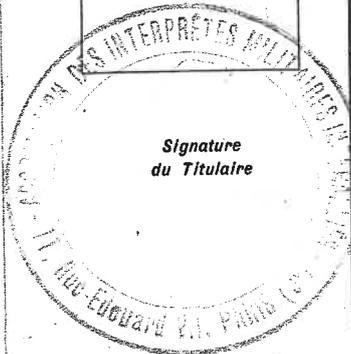
N°

p. Le Président de l'Association,

V.P.

CARTE D'IDENTITÉ

PHOTOGRAPHIE



Signature
du Titulaire

I.M.I 1939	I.M.I 1940	

des logements chez l'habitant pour les officiers et organiser le cantonnement de la troupe. C'est là que le gros d'un Régiment d'artillerie légère britannique (le 27^{ème} RA (Royal Artillery)) me rejoignit quelques jours plus tard. Notre séjour dans cette région du Nord de la France dura jusqu'au mois de mai 1940. Durant ces mois d'attente de septembre 1939 à mai 1940, une sorte de routine s'installa. C'est ce qu'on appela plus tard la "Drôle de guerre". A tout moment les Allemands pouvaient attaquer. Cependant nous pensions qu'ils attendraient la fin de l'hiver qui s'approchait et qu'ils voulaient aussi consolider leur conquête de la Pologne avant de se lancer vers l'Ouest. Noël 1939 passa, puis le Nouvel An 1940, mon anniversaire du 1^{er} Janvier. J'avais donc 29 ans. Je reçus à cette occasion un magnifique cadeau de ma mère : une grande boîte d'excellent caviar. Comme il n'était pas question de la partager au mess des officiers où je prenais mes repas, je dus manger tous les matins mon caviar seul dans ma chambre au petit déjeuner. N'ayant pas de réfrigérateur, je gardais la boîte précieusement emmitouflée sur le rebord de la fenêtre.

La région de Roubaix-Tourcoing-Douai a toujours été réputée pour ses lingeeries et dentelles et l'est probablement encore de nos jours. Les officiers anglais découvrirent bientôt que, tout en attendant leur vraie guerre, ils pouvaient envoyer à leurs femmes ou "girlfriends" en Angleterre des paquets de linge fin tels que chemises de nuit, combinaisons, culottes, soutiens-gorge, mouchoirs, etc. Je fus donc de nombreuses fois assigné comme interprète pour accompagner un ou deux officiers dans leur Jeeps pour faire du "shopping" dans la ville voisine de Douai. Je faisais donc l'intermédiaire avec les vendeuses traduisant les questions et les réponses concernant les couleurs, les tailles, longueurs, largeurs, qualités, prix, etc. Les officiers généralement me demandant mon conseil, comme ils respectaient les soi-disant connaissances et l'expérience d'un français en la matière. Ce fut pour moi une période très amusante. A ce sujet, il y avait parmi les officiers du régiment un "Padre" comme il y en a un dans tout régiment britannique. C'était un homme extrêmement timide qui n'était certainement pas à l'aise parmi les autres officiers souvent rieurs et bruyants surtout après avoir imbibé leurs bières et leurs whiskys. Un jour, peu avant la fin de notre séjour (on sentait déjà que, le printemps approchant, des événements graves pouvaient se déclencher à tout moment) il me demanda de l'accompagner pour faire des achats pour sa femme. Nous fîmes donc du "shopping" mais il n'avait aucune idée quoi acheter. J'ai dû donc faire une liste de propositions avec la vendeuse demandant au pasteur si sa femme avait la même taille que la vendeuse, si sa couleur préférée était le bleu ou le rose, présentant une chemise de nuit sur la vendeuse pour voir si elle lui plairait, discutant combinaisons, soutiens-gorge, etc., etc. C'était hilarant. Le pauvre "padre" en rougissait chaque fois mais en fin de compte, fut tellement ravi de ses achats. Il me remercia mille et mille fois de mon aide et avoua que sans moi, il n'aurait pu rien faire de pareil.

Durant notre séjour dans cette région du Nord de la France, il y eut naturellement diverses instances où mon rôle de traducteur et intermédiaire entre l'armée et la population locale fut indispensable et utile. En dehors de quelques disputes entre villageois et militaires il y eut un cas un peu spécial : un jour, le "Padre" vint vers moi pour me dire qu'un soldat était tombé amoureux d'une fille polonaise qui faisait le métier de "barmaid" dans le village voisin et qu'il voulait l'épouser. Il fallait absolument le décourager et empêcher à tout prix cette union matrimoniale, la raison étant que notre

départ pour affronter l'armée allemande pouvait arriver à tout moment. Que ferait alors notre soldat ? Abandonner sa femme sur place ou l'envoyer en Angleterre chez ses parents qu'elle ne connaissait pas et ne sachant pas la langue et pour combien d'années, la guerre pouvant être longue ?

Je devais donc parler au militaire pour appuyer l'argument du "Padre", mais surtout aller dans le village voisin pour dissuader la Polonaise en lui montrant les risques qu'elle courait. Comme il s'est trouvé, je n'eus pas à faire cette démarche. Le jour où je devais y aller, les divisions allemandes "panzers" envahirent soudainement la Belgique et le problème fut résolu automatiquement.

Ce fut alors le départ du régiment vers la Belgique pour établir un front de défense. La Jeep du Commandant en tête dont je faisais partie pour pouvoir discuter éventuellement avec les autorités locales des patelins ou villes que nous traversions (gendarmes, militaires belges, civils, etc.) était suivie par une longue colonne de camions de toutes sortes, transports de troupes, ravitaillement, munitions, camions-citernes, canons, camionnettes militaires, avec ambulances, etc. Le voyage fut généralement sans histoire. Nous fîmes "halte" 2 ou 3 fois. A ces moments-là, plusieurs civils s'approchaient non seulement de notre Jeep mais des nombreux véhicules du convoi posant des tas de questions indiscretes auxquelles il ne fallait pas répondre. Ces civils étaient souvent des espions bénévoles ou non (dénommés "5^{ème} colonne") recrutés d'avance par les Allemands dans les pays d'occupation qui voulaient savoir où nous allions, combien de canons nous avions, etc.

A ces moments-là, on peut l'imaginer, mon travail devenait ardu. Finalement, nous traversâmes Bruxelles. Je montrais rapidement au Commandant le Palais Royal et les points touristiques notoires en passant dans ces belles avenues de la capitale belge.

Nous nous dirigeâmes ensuite vers la forêt de Soignes en dehors de Bruxelles. C'est dans cette forêt que nous installâmes notre arrière-train (ravitaillement, bagages, éléments de support), les artilleurs avec leurs canons devant établir leur front de défense plus en avant. Ce séjour dans la forêt qui nous abritait des avions de reconnaissance allemands fut évidemment assez mouvementé. Il fallait organiser les postes de commandement, nourrir les troupes, établir les lignes de communication, organiser les transports de matériel de guerre vers le front. Nous entendions déjà le bruit des canonnades et des bombardements. Mais nous ne restâmes pas longtemps dans cet abri forestier, probablement pas plus de 48 heures.

Les nouvelles que nous recevions étaient mauvaises. Les divisions "panzer" avançaient à toute allure. Finalement, il fallait quitter la forêt et repartir pour nous installer plus en arrière et choisir un lieu mieux approprié à la défense. Nous repassâmes donc dans la banlieue de Bruxelles en contournant la capitale nous dirigeant vers l'Ouest. Peu à peu, on sentit que ce serait difficile de tenir un front solide car les divisions allemandes de blindés nous gagnaient de vitesse, aidées par la "Luftwaffe" qui bombardait tout sur son passage y compris réfugiés sur les routes, intersections routières, lignes de chemin de fer, etc. La nouvelle bientôt se répandit que nous devions reculer et nous diriger toujours vers

l'Ouest et éventuellement vers la mer. Ce ne fut pas une retraite en pagaille. Notre régiment recula en ordre en une longue colonne de transports de toutes sortes.

Un jour, nous bivouacâmes dans un village à moitié détruit par les bombardements qui continuaient de toute part. Je me souviens me tenant à la porte d'entrée d'une maison pendant un bombardement tandis que mes camarades étaient à l'abri dans la cave. Quant à choisir je préférais être tué ou blessé par un éclat d'obus éclatant dans la rue que d'être enterré vivant si la maison s'écroulait dans la cave. C'est de là que je pus observer non seulement le vol des avions allemands, mais aussi la verte campagne des alentours, y compris un nombre de vaches laitières mortes au milieu des champs. Les habitants ayant pris la fuite n'avaient pu les traire. A les voir couchées sur le côté toutes gonflées me rendait malade.

De nombreuses rumeurs vraies ou fausses nous parvenaient de tout côté propagées par la radio allemande d'une part et par la "5^{ème} colonne". N'oublions pas qu'en Belgique, une partie de la population, les flamands étaient plutôt pro-allemands. Le pays était rempli d'espions de toutes sortes qui étaient, je pense, à l'origine de beaucoup de ces rumeurs. Plusieurs fois, surtout la nuit, on apprenait à tort ou à raison que nous étions encerclés ou qu'il y avait une poche ennemie derrière nous prête à nous entourer ou bien que nous étions coupés de la côte. Heureusement nous pûmes continuer notre retraite vers la mer.

La veille, nous étions passés dans les environs d'Ypres où mon oncle Alexis, que je n'ai jamais connu, fut tué au mois d'août 1914 au début de la guerre 1914-18. Il était aussi dans l'armée anglaise. L'idée m'est passée en coup de vent que ce serait une drôle de coïncidence si j'étais tué là et enterré auprès de lui. Mais continuons notre route. Lors de notre voyage de recul lorsque la retraite était devenue urgente, nous avons été obligés d'abandonner tous nos bagages et beaucoup de matériel de guerre et ravitaillement à l'arrière et il était interdit de retourner pour chercher nos affaires personnelles, je veux dire par là, vêtements, chemises, chaussettes, rasoirs, etc. C'est ainsi que je perdis une magnifique paire de bottes de chez "Lobb" et une paire de lorgnettes que mon père m'avait donné qui lui avait servie pendant la 1^{ère} guerre.

J'imaginai avec rage un soldat allemand essayant d'enfiler mes bottes. Sur la route, pendant la retraite, on m'avait fait monter à l'arrière d'un grand camion de transport de troupes. Malheureusement l'odeur d'essence combinée avec la poussière de la route et la fumée sortant du pot d'échappement qui refluit dans l'arrière du véhicule me rendit bientôt malade et ce furent des vomissements à l'arrière du camion directement sur la route. Peut-être les Allemands pataugeront-ils dedans ! Au prochain arrêt le Major commandant notre groupe m'invita alors à m'asseoir à côté de lui dans la Jeep qu'il conduisait lui-même en tête de colonne. C'était un homme taciturne et nerveux. Je dois dire qu'il y avait de quoi ! Personne ne savait ce qui nous attendait. Nous nous dirigeons maintenant aussi vite que possible vers la mer du Nord légèrement au nord du Pas-de-Calais dans la région un peu au nord-est de Dunkerque. Nous savions plus ou moins vaguement que la "Royal Navy" britannique viendrait le long des côtes pour essayer de nous sauver avant l'arrivée des Allemands. Cependant il était évident que l'aviation ennemie ferait tout son possible pour nous empêcher d'embarquer. C'était pendant que

nous ruminions ces sombres pensées que le Major britannique me dit soudain en anglais : "vous savez que nous avons les ordres d'essayer d'embarquer notre régiment, mais vous, étant français, je crois que nous ne pouvons pas vous prendre avec nous". J'étais naturellement très choqué par cette remarque quoique à ce moment je me demandais tout de même ce que j'allais devenir : j'étais seul plus ou moins isolé parmi les milliers de militaires anglais. De plus, je me posais les questions généralement réservées aux civils : passeport, autorités d'immigration en Angleterre, etc. Mais au bout de quelques minutes après mûre réflexion et avec le plus de tact possible pour ne pas sembler arrogant vis-à-vis d'un supérieur, je répondis calmement : "vous savez, mon Commandant, j'ai été affecté comme officier de liaison à votre régiment par mon officier supérieur français. Ce n'est donc que lui qui peut m'en détacher et me rappeler". Le Major ne répondit pas.

Notre voyage se termina enfin à quelque distance de la plage dans la petite ville de villégiature de Bray-les-Dunes à une dizaine de kilomètres à l'est de Dunkerque. Les camions et voitures militaires se rangèrent très en ordre les uns derrière les autres le long du trottoir de la rue principale qui se terminait en cul-de-sac, perpendiculaire à la mer. La pauvre petite ville, complètement vidée de ses habitants était dévastée, la plupart des maisons endommagées par les bombardements. Les soldats sautèrent rapidement hors de leurs transports. Les officiers étaient tous extrêmement nerveux et agités essayant de rassembler leurs hommes et ne sachant pas très bien quoi faire.

J'avais l'impression que, s'ils recevaient des ordres, ces ordres étaient aléatoires et contradictoires. En somme, c'était la confusion. Il faut ajouter aussi que durant toute notre retraite, nous n'avions presque rien mangé, les réserves de ravitaillement ayant été perdues.

Si je me souviens bien, on nous distribuait rarement quelques biscuits secs des rations militaires. Nous étions donc affamés et très affaiblis, couverts de poussière, pas rasés, autrement dit "dégueulasses". Accompagné de deux anglais, je décidai d'aller voir dans plusieurs maisons endommagées si par hasard nous pourrions trouver quelque nourriture abandonnée par les propriétaires. Malheureusement, les troupes qui nous avaient précédées avaient tout vidé. Même les caves à vin ne contenaient que quelques bouteilles vides traînant par terre. Les hommes naturellement s'étaient bien servis ! Tout à coup, étant revenu près de ma Jeep et ne sachant pas très bien quoi faire, quelqu'un me fourra dans la main une pioche avec ordre de défoncer autant de radiateurs que je pouvais pour rendre les véhicules hors d'usage, ce que je me mis en quête de faire le mieux possible. D'autres camarades faisaient la même chose et je découvris à mon grand étonnement que ce n'était pas facile de crever un radiateur de voiture même avec une pioche. Ces radiateurs qui semblent si frêles sont en réalité très tenaces. Nos hommes désorganisés se dispersèrent peu à peu, se dirigeant rapidement vers la mer. Je perdis également de vue les officiers du régiment. Avant de disparaître, l'un d'eux me donna l'ordre ainsi qu'à 2 ou 3 autres hommes de plonger quelques Jeeps et autres véhicules directement dans le canal afin qu'ils ne tombent pas aux mains de l'ennemi. En effet, parallèlement et à une certaine distance des côtes se trouve un canal utilisé en temps de paix par des péniches qui transportent sans doute charbon, sable, produits agricoles, etc. Me voilà donc dirigeant une sorte de grande Jeep directement vers le canal. Je m'arrêtai, mis en 1^{ère} et sautai de la

voiture, marchant à côté d'elle la guidant dans la bonne direction. La pauvre Jeep plongeait tête ou plutôt moteur en avant, et disparut lentement dans les flots. Cela me faisait de la peine comme s'il s'agissait de ma propre voiture.

Pendant ces opérations de démolition de matériel de guerre, je ne pouvais m'empêcher de penser aux impôts énormes que nous avons tous payés pour acheter ces véhicules neufs pour finalement les démolir et les rendre inutilisables. Quelle honte et quel gâchis ! Ce travail étant terminé, je me retrouvai seul parmi quelques soldats anglais que je ne connaissais pas. Mon régiment sans doute désintégré, avait complètement disparu. Je ne revis plus jamais ni les hommes ni ses officiers.

Je me dirigeai donc vers les dunes sur un petit chemin ensablé et fus bloqué par une poutre en bois formant barrière tenue par un officier anglais qui avait certainement perdu la tête tant il hurlait et gesticulait avec un revolver à la main. Il me cria : "you cannot pass, get away, go back or else I'll shoot you". Il était devenu fou. Je m'éloignai donc rapidement et contournant la barrière qui d'ailleurs ne barrait que le chemin, je m'engageai dans les dunes surplombant une vaste plage s'étendant sur des kilomètres. Le spectacle qui se présenta à moi était inimaginable : des milliers d'hommes éparpillés à perte de vue sur cette superbe plage, certains isolés, d'autres formés en groupes de différentes tailles, mais tous ayant l'air perdus et désorganisés, attendant des ordres qui ne venaient pas, tous aussi comme moi d'ailleurs, éreintés de fatigue, affamés, sales, barbus, et inquiets, ne sachant s'ils pourraient embarquer ou non. Les bombardements par les "Stukas" allemands n'arrêtaient pas. Ils venaient par vagues plongeant vers la plage et la mer pour essayer d'empêcher l'embarquement. Malgré cela, celui-ci se poursuivait tant bien que mal tout le long de la côte. Lorsque j'arrivai, la marée était à mi-course, montante ou descendante. De menues jetées construites à la hâte avec des planches placées sur les toits des voitures et camions en file indienne s'en allaient directement dans la mer au bout desquelles des bateaux les plus variés et de toutes grandeurs chargeaient les hommes. Généralement de petits bateaux, barques, bateaux de plaisance ramassaient les soldats plus près de la plage qui se frayaient un chemin entre les jetées avec l'eau jusqu'à la poitrine ou au menton pour nourrir les gros navires transporteurs, c'est-à-dire "destroyers", bateaux de passagers, bateaux-hôpital, "ferrys", etc. Ce qui était horrible et fascinant tout à la fois à voir, c'était sans cesse les explosions sur ces bateaux ou autour d'eux occasionnées par les bombes allemandes créant naturellement de grosses pertes humaines. De la plage nous observions tout ce brouhaha regardant avec effroi ce qui nous attendait. Quelques "Spitfire" et "Mosquitos" anglais apparaissaient de temps en temps dans le ciel et engageaient courageusement l'ennemi. Leur nombre était bien insuffisant mais leurs pilotes réussissaient d'une façon extraordinaire et de nombreux avions "boches" furent abattus. C'était fascinant à voir. La plage elle-même était aussi bombardée sans cesse. Je vis moi-même quelques obus tomber au milieu de groupes d'hommes hurlant et déchiquetés. Je dus d'ailleurs plusieurs fois sauter dans des trous d'obus, me coucher à plat ventre, priant de toutes mes forces que les obus tomberaient en dehors de mes trous et non dedans. Je reçus quand même pas mal de sable sur moi et sur mon casque provenant d'éclatements juste en dehors ou au bord du trou où je me trouvais. Cependant, dans cet immense désordre, il semblait que peu à peu il se formait un semblant d'organisation. Les hommes autour de moi lentement se rassemblaient en petits

groupes pas trop grands pour ne pas attirer l'attention des "Stukas". Je joignis un de ces groupements et bientôt nous commençâmes une lente marche éreintante dans le sable vers Dunkerque qui se trouvait à quelques kilomètres. Un sous-lieutenant sans doute nous commandait. Cette marche fut terrible tellement nous étions fatigués. Nous allions comme des automates, nos pieds traînant dans le sable.

Les hommes abandonnaient peu à peu les sacs et armes qu'ils portaient encore, tout ce qui était inutile et un peu lourd. De temps en temps on nous arrêtait pour un court repos. Aussitôt nous nous couchions et on s'endormait pour être réveillés au bout de quelques minutes pour continuer la marche.

J'avais mal au dos et c'est dans ces moments que je doutais que je pourrais continuer et je me voyais prisonnier. Je n'étais naturellement pas le seul avec ces idées d'abandon. Pourtant nous continuâmes à marcher. Après avoir parcouru ce qui me semblait être 3 ou 4 kilomètres, l'ordre vint de nous arrêter et de faire demi-tour : un bateau était prêt à nous prendre à bord à quelque distance en arrière. Nous voilà rebroussant chemin pendant 2 ou 3 kilomètres. De nouveau, une 2^{ème} fois il fallut retourner et virer le cap sur Dunkerque. Tous ces allers et venus naturellement nous enlevaient le peu de force qui nous restait et pourtant il fallait avancer. Nous arrivâmes finalement au bout de notre course au bord du canal de sortie du port de Dunkerque. Une fumée noire s'élevait de la ville elle-même, et les obus tombaient sur le port touchant plusieurs bateaux accostés aux jetées. On nous fit avancer rapidement en file indienne sur une sorte de jetée en planches récemment installée, large d'environ un mètre, longue d'à peu près 200 mètres effleurant l'eau. C'est sur ces planches mal ajustées que je trébuchai et tombai m'ouvrant un genou et la main droite. Mais il ne fallait surtout pas s'arrêter. Les hommes derrière moi me poussaient en avant. Nous finîmes par arriver à un "destroyer" britannique dont les marins en bons professionnels qu'ils étaient nous aidâmes à embarquer, inutile de vous dire avec quelle joie et quelle relâchement de tension. Cependant le navire menacé par les bombardements se mit en marche immédiatement vers la mer laissant bien des hommes sur la passerelle en bois. Le "destroyer" ne pouvait en prendre qu'un certain nombre et il devait s'éloigner le plus vite possible de la côte. Un marin me dit de m'installer où je pouvais et je pus m'asseoir confortablement sur le pont en plein air sur une caisse à munitions près d'un canon. Il m'apporta immédiatement une couverture et un grand gobelet de thé au rhum chaud et il me pansa mon genou et ma main. La sensation était merveilleuse. Avec l'atmosphère ordonnée, calme et disciplinée à bord, je ne pouvais m'empêcher d'admirer et de sentir cette puissance qu'est la "Royal Navy".

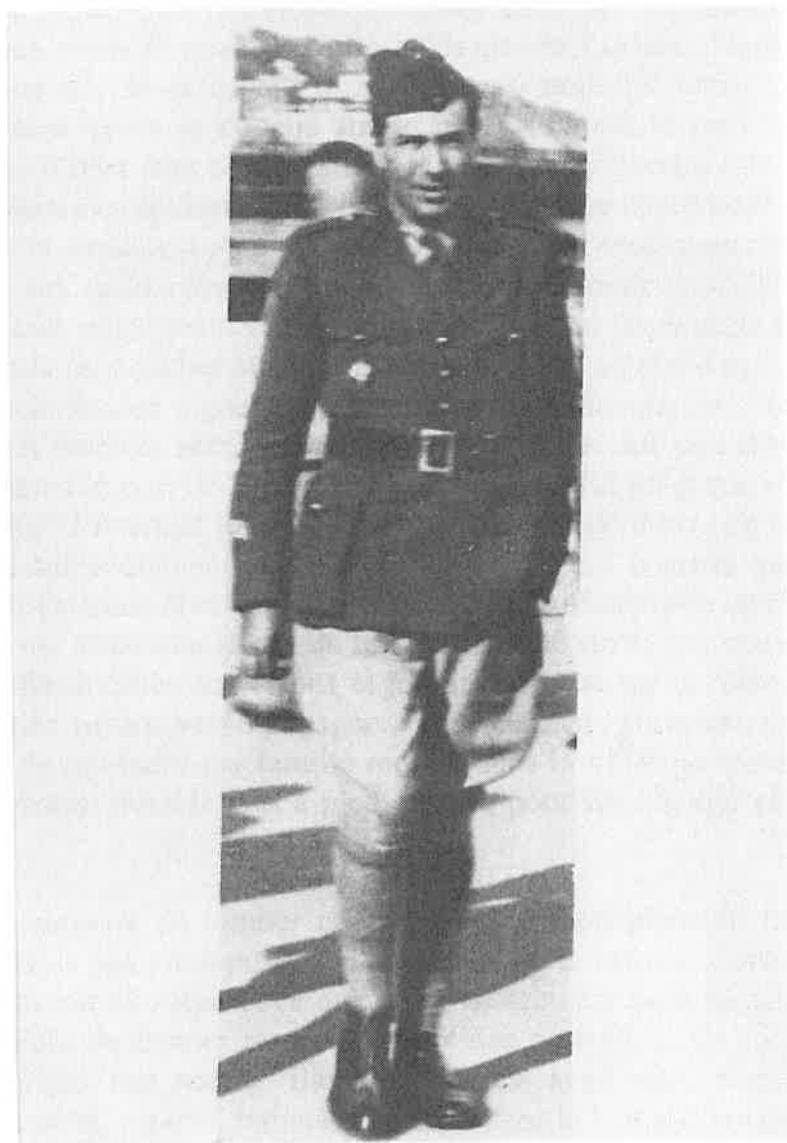
Je n'avais jamais été sur un "destroyer", encore moins en pleine mer. Nous filions à toute vitesse sans aucun remous malgré une mer un peu agitée, la proue coupant comme un couteau à travers les vagues. Nous zigzaguions pour confondre avions et sous-marins, et en fin de compte, le voyage fut sans histoire heureusement, contrairement à d'autres bateaux qui furent tragiquement torpillés. Finalement nous débarquâmes dans le port de Douvres (Dover). Ouf ! La fin d'un calvaire ! Aussitôt à terre, on nous forma en plusieurs groupes et furent dirigés vers les casernes militaires de la ville. Il fallait libérer les quais le plus vite possible pour laisser la place aux milliers d'hommes qui allaient débarquer après nous et aussi pour éviter un rassemblement massif de troupes au cas où il y aurait

un bombardement du port. Une surprise m'attendait pendant notre marche à pied vers la caserne. En effet la rue que nous suivions longea bientôt sur la gauche un Club de tennis et nous fûmes choqués de voir plusieurs jeunes hommes tout de blanc vêtus jouant au tennis tranquillement dans des matchs qui semblaient fort sérieux sans se soucier le moins du monde du passage de notre groupe émacié et du désastre qui se déroulait à quelques kilomètres.

C'est à ce moment-là, ou plutôt juste après la débâcle de Dunkerque que Hitler fit heureusement sa plus grosse erreur de la guerre : au lieu d'être ébloui par l'idée d'occuper Paris et de descendre les Champs-Élysées dans une marche triomphale, il aurait pu oublier Paris temporairement et envahir l'Angleterre sans rencontrer beaucoup de résistance. Les Anglais n'étaient absolument pas préparés pour cette éventualité et ne semblaient pas s'en préoccuper. A ce moment-là mon impression était d'arriver dans un pays en paix : la guerre n'existait pas ! Un bel exemple du fameux flegme britannique qui, à mon avis, n'était pas bien placé. J'eus aussi l'occasion de bénéficier d'un autre trait bien britannique, c'est de vous prendre à votre parole d'honneur sans explication (du moins à cette époque-là). Pendant la retraite de Dunkerque, j'avais perdu toutes mes affaires, chemises, caleçons, chaussettes, rasoir et autres accessoires vestimentaires. Je n'avais plus aucun argent pour me refaire un bagage. Ne pouvant naturellement pas communiquer avec Paris, l'idée me vint d'aller visiter la succursale de la "Westminster Bank" à Douvres. Je savais que la banque de la famille, la BIP (aujourd'hui S.O.G.I.P.) avait des rapports avec la Westminster Bank à Londres. Je fus reçu par l'un des directeurs et après avoir indiqué, sans aucune preuve d'identité, qui j'étais, il me remit très amicalement sans plus d'explication et sans hésitation les Livres Sterlings que je lui demandais. A ma question de savoir comment je pouvais rembourser la banque, il me répondit avec un sourire de ne pas m'inquiéter. "On verra cela après la guerre". Ce fut 5 ans plus tard.

Je fus de service pendant plusieurs jours sur les quais de la gare de Douvres afin de diriger les troupes débarquant de Dunkerque vers les divers trains qui les emmèneraient vers les ports du sud de l'Angleterre pour rejoindre la France. C'est ainsi que Guy de Rothschild passa entre mes mains. Ensuite on m'envoya à la station balnéaire de Bournemouth pour quelques jours de repos et de récupération en vue de mon retour en France. On m'hébergea chez un couple sympathique dans une villa charmante. Ma chambre était très confortable. Je pus dormir enfin dans un bon lit propre et pus prendre un bain chaud dont je me souviendrai toute ma vie. Cependant je trouvais que mon hôte agissait quelques fois d'une façon un peu mystérieuse et bien plus tard j'ai appris par hasard qu'en effet mon impression était justifiée : il faisait partie de la "5^{ème} Colonne", autrement dit espionnait pour le compte des Allemands.

Terminant mon séjour à Bournemouth, on me rapatria en France sur le paquebot "Duc of Argyll" qui en temps de paix faisait la navette entre la France et l'Angleterre. La traversée de la Manche fut sans histoire : apparemment pas de sous-marin ennemi pour nous couler. Mais l'arrivée à Cherbourg fut une autre histoire : aussitôt débarqués sur le quai, on nous informa qu'on ne pouvait pas rester là car les troupes allemandes remontaient le Cotentin et étaient sur le point d'entrer à Cherbourg. Une heure après notre



débarquement, on nous rembarqua d'urgence sur un petit charbonnier de 2000 tonnes, le "Commandant Le Diabat" avec l'idée de longer la côte française pour nous débarquer plus au sud. Nous passâmes donc au large de Brest dans une mer assez calme. Cependant plusieurs avions ennemis ayant bombardé cette base navale et la ville elle-même rentraient chez eux en nous survolant. Ils avaient encore 3 ou 4 bombes disponibles qu'ils lâchèrent sur nous, ratant heureusement, tombant dans l'eau à quelques mètres à bâbord ou à tribord donnant à notre bateau des chocs sous-marins et plusieurs minutes d'effroi et d'inquiétude. Aussi ils plongèrent sur nous en nous mitraillant, faisant quelques blessés sur le pont où j'étais installé. Nous passâmes dans les mêmes conditions et avec les mêmes cadeaux nous tombant du ciel au large de Lorient, Nantes et St Nazaire, et finalement nous arrivâmes devant la Rochelle où nous larguâmes l'ancre. Le paquebot "Champlain" était coulé et couché sur le côté bloquant le port. Nous devions y être ravitaillés mais il n'en était pas question. Il faillit aussi y avoir une mutinerie à bord car nous transportions des soldats de la Légion Etrangère qui revenaient d'un raid sur Narvick en Norvège. Ils voulaient que le cargo fasse demi-tour pour rejoindre l'Angleterre contrairement aux ordres du Commandant. Celui-ci finalement obtint gain de cause et nous continuâmes notre route vers le sud en passant au large de la Gironde. Sur le pont, nous étions assis ou couchés sur le dos cherchant des signes d'avions ou bien regardant l'horizon cherchant des signes de périscopes de sous-marins. Notre ravitaillement : simplement des biscuits secs de l'armée et sans doute un peu d'eau. Finalement nous pûmes entrer dans le port de Bayonne. Pour nous, ce fut un grand relâchement des nerfs et un grand "ouf" ! Pendant tout ce périple, je pensais de temps en temps à Jacqueline et les enfants. Je sus seulement plus tard à mon arrivée à Biarritz qu'ils avaient quitté St Lunaire devant l'avance allemande dans la "Plymouth" remplie de bagages et cartons de toutes sortes avec aussi sans doute un matelas attaché sur le toit comme protection contre les balles de mitrailleuses des avions et joignaient ainsi sur la route la longue et pénible foule de réfugiés fuyant vers l'Espagne. Je connaissais Bayonne et mon intention était naturellement de rejoindre ma famille repliée dans la villa que nous possédions près de Biarritz. Je traversai donc le port à pied, puis le pont sur l'Adour et m'engageai dans les rues de la ville.

Quelle fut ma surprise de tomber nez à nez avec mon père qui faisait des courses en ville ! Je ne l'avais pas vu depuis mon départ de Paris l'année précédente et personne de ma famille ne savait où j'étais et ce que j'étais devenu car dans ce désordre cataclysmique il était impossible de donner ou de recevoir des nouvelles. Ce fut donc une rencontre extraordinaire dans une rue de Bayonne et c'est ainsi que, émacié sale et barbu, je retrouvai ma famille, parents, femme et enfants dans la "villa Elhorria" de Biarritz.

Pendant toute cette épopée je m'étais lié avec le Lieutenant Raoul Azaria de l'armée française qui avait, dans le désordre de Dunkerque, perdu son unité. Nous restâmes donc ensemble et devinrent de bons amis. Comme il ne savait pas quoi faire, je l'invitai à m'accompagner jusqu'à Biarritz où je le présentai à ma famille. Il logea naturellement à la villa. Plus tard, après la guerre, sa femme m'écrivit une longue lettre de remerciements pour notre hospitalité et ma gentillesse envers lui et m'annonçant sa mort.

Le lendemain de notre arrivée quelques membres de la famille et moi-même accompagnâmes mon plus jeune frère, Yves, âgé de 19 ans à St Jean-de-Luz. Il avait en effet décidé de rejoindre l'Angleterre pour s'engager comme volontaire.

Pour cela, d'après ce que j'ai compris, il voulait rejoindre un groupe militaire polonais échappé de Pologne en mer au large de St Jean-de-Luz en route pour l'Angleterre. Etait-ce par bateau ou en sous-marin ? Je l'ignore encore aujourd'hui. Je ne revis plus jamais mon frère. En effet, après avoir fait toute la guerre dans la Légion Etrangère avec les forces du Général de Gaulle, il fut tué comme volontaire dans la forêt d'Enselheim au sud de Strasbourg en 1945. En dehors de ses décorations, il reçut à titre posthume, une magnifique citation du Général. Il y a de quoi être fier de lui. L'armistice ayant été conclu par le Maréchal Pétain et après 3 jours à Biarritz, mon ami lieutenant reçut soudain, je ne sais d'où ou de qui, l'ordre de rejoindre un groupement militaire. Je devais l'accompagner malgré le désordre, j'étais après tout toujours mobilisé. Malgré la tentation de rester à Biarritz et peut-être de rejoindre l'Angleterre, je ne voulais tout de même pas être porté déserteur surtout avec la présence d'un officier supérieur. La pagaille et les rumeurs étaient telles qu'on ne savait pas ce qui pouvait arriver. Nous n'avions aucune nouvelle du front ou d'ailleurs. Nous étions dans le noir absolu. Nous embarquâmes donc dans un train à moitié militaire qui nous mena à travers le sud de la France à Carmaux dans l'Aveyron où nous fûmes démobilisés. Libre enfin, je rejoignis Jacqueline et nos enfants ainsi que mon père et ma mère qui avaient tous quitté Biarritz devant l'avance de l'armée d'occupation allemande et s'étaient réfugiés à Cannes. C'est ainsi que prit fin mon épopée de Dunkerque.

Monsieur et Madame,

Pour le cas où mon nom ne vous dirait rien, permettez-moi de vous rappeler le lieutenant Raoul Azaria qui, avec le maréchal-des-logis-chef Guy de Grunbourg et 800 autres militaires rescapés de Dunkerque, faisait, du 16 au 20 juin 1940, une « croisière » en deux temps : entre Southampton et Cherbourg sur le paquebot anglais « Duke of Argyll », puis, après quelques heures passées dans ce port, de Cherbourg à Bayonne à bord du cargo « Commandant Le Diabat », avec une nuit à l'ancre dans le port de La Pallice. Par quel miracle les bombardiers allemands en piqué nous manquèrent-ils cette nuit-là ? Nous formions pourtant une belle cible ! Déjà des bombardiers nous avaient manqué de justesse la veille et l'avant-veille, alors que nous filions bravement

8 nœuds à l'heure, ce qui était une bonne a. notre charbonnier de 2000 tonnes.

Avant d'entrer dans le port de Bayonne, vous m'avez montré, dans un lointain aux détails indiscernables pour moi, la maison où vous pensiez retrouver votre famille.

Et ce fut l'invitation de votre père, venu vous chercher en ville alors que je m'appêtais à vous quitter, à venir à Chiberta.

De l'accueil que vous et les vôtres m'avez si aimablement et si spontanément fait, je garde le meilleur des souvenirs, avec toutefois un fond d'angoisse que les tragiques circonstances d'alors faisaient lourdement peser sur nous tous.

C'est pourquoi j'ai plaisir à évoquer ici ces moments, et vous prie de croire, ainsi que vos parents, à mes sentiments très sympathiques et les meilleurs.

Raoul Azaria

29.2.1960

Centre de démobilisation de ~~l'arrondissement de Carmaux~~ l'arrondissement de Carmaux

Arme : Artillerie L. de s/voie ferrée Grade : Maréchal des Logis chef.

Nom : de Gunzburg Prénoms : Jmy, Georges.

Né le 1^{er} Janvier 1911 à Paris

Nationalité (1) : Français de naissance — ~~naturalisé~~ — ne justifient d'aucune nationalité. (Article 3 de la loi de recrutement).

Situation de famille (1) : ~~célibataire~~ — marié — veuf — divorcé — deux enfants.

Profession (exercée avant les hostilités) : Produits apicoles - Alimentation en gros

Adresse (avant les hostilités) : 3 Boulev. Emile Augier - Paris.

Adresse où se retire l'intéressé : Château de Marzac - Les Eyzies de Taya

Bureau de recrutement : Seine 2^e Bureau N° matricule de recrutement : (Dordogne) 863

ou à défaut localité dans laquelle a été passé le Conseil de révision :

Dernier corps d'affectation : Arrondiss. d'Etapes de Carmaux

Centre mobilisateur ou localité ou unité ou dépôt rejoint au moment du dernier appel sous les drapeaux (1).

Date : C.M.T. H
le 2 septembre 1939

Affecté spécial au titre de l'Etablissement :

(1) Rayer les mentions inutiles.

EMPREINTES DES DEUX POUCES.	SIGNATURE DE L'INTÉRESSÉ
	

A Carmaux
le 17 juillet 1940

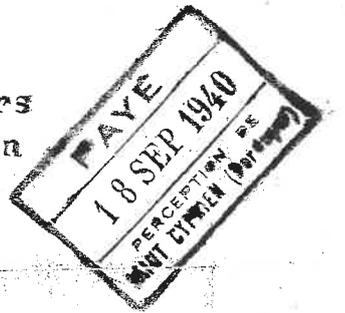
LE COMMANDANT
DU CENTRE DE DÉMOBILISATION :



Payé le 18 SEPT 1940



la somme de 800 frs
a titre de 2^e fraction
de la prime de
Démobilisation



IV^e Région
Place de Laval

13 SEPT 1939 le 13 Septembre 1939

Certificat de Présence au Corps

Le Capitaine Furby, Chef du détachement d'Etat-Major, (Place de Laval), certifie que le Maréchal des Logis, agent de liaison, de Gunzburg, Guy, C.M.T. n° H, domicilié à Paris, 3 Boul. Emile Augier, est présent sous les drapeaux depuis le 3 Septembre 1939.

Furby Capitaine
Chef de Détachement d'E.M.



° CORPS D'ARMÉE
e DIVISION
e BRIGADE

NOTA. — Cette pièce,
en cas de perte, ne
peut être remplacée
par duplicata.

MODÈLE N° 6
Art. 36 du règlement.
Format : environ 30/20

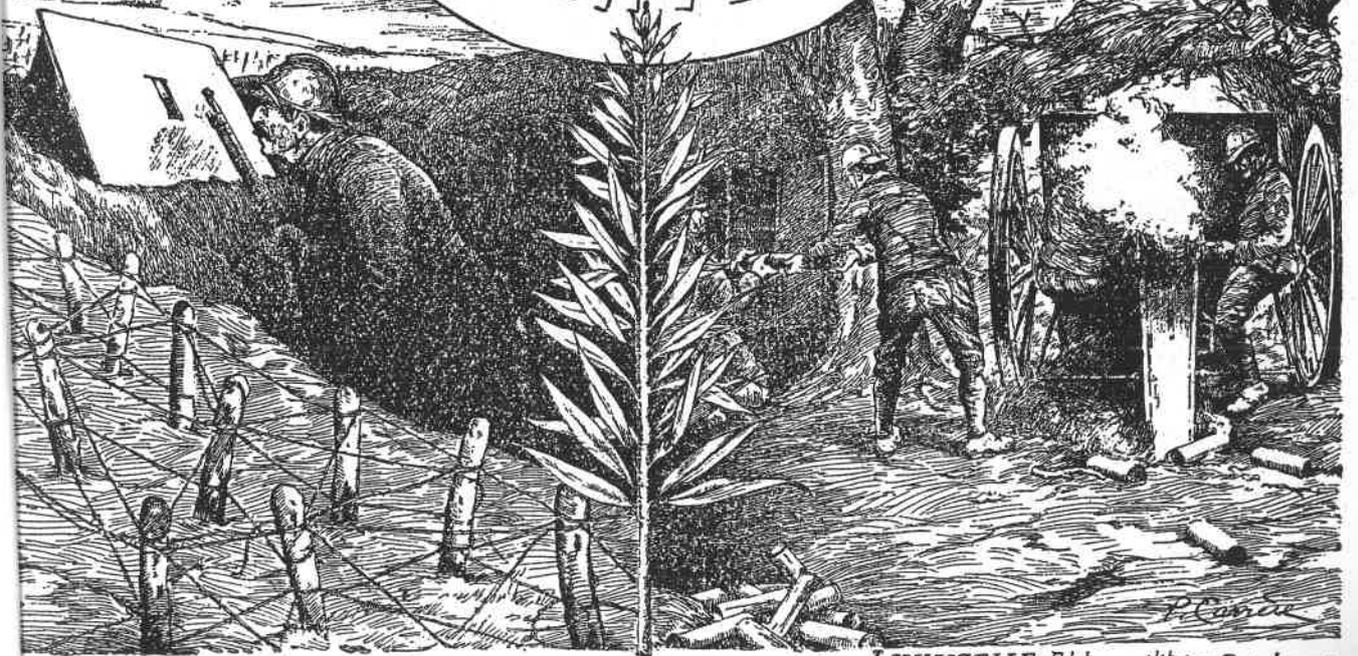
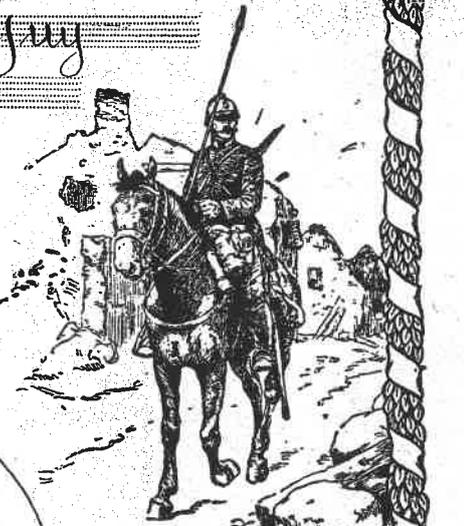
(1) Grade et nom du chef de corps
ou de service.

(2) Grade, nom et prénoms et
numéro d'incorporation du
militaire.

CERTIFICAT DE BONNE CONDUITE

Le (1) Colonel Maisons Commandant
le 372^{eme} R. A. L. 8. 5 certifie que
le (2) Brigadier de Gunzburg Guy
matricule 4824
né le 1 Janvier 1911, à Paris,
département de la Seine, a tenu une bonne
conduite pendant tout le temps qu'il est resté sous les drapeaux, et qu'il
a constamment servi avec honneur et fidélité.

A Chalons A. Marne, le 27 Mars 1934



Chapitre II

Dans ce second chapitre, je voudrais parcourir les événements et leurs conséquences qui nous ont conduit à New York en 1945.

Suivant les accords de l'Armistice, la France fut coupée en deux d'est en ouest, une ligne allant vaguement de la Suisse à l'Atlantique, la moitié nord comprenant également toute la Côte Atlantique jusqu'à la frontière espagnole étant occupée par l'armée allemande. Notre maison familiale de Biarritz, sur les hauteurs surplombant "La Négresse" petit centre ferroviaire desservant Biarritz, ayant une vue splendide sur une grande partie du Pays Basque jusqu'aux contreforts des Pyrénées (la Rhune), fut occupée par le Grand Quartier Général allemand avec le Général von Runstedt. Notre maître d'hôtel Auguste était resté sur place pour garder (!) la propriété, ce qui n'empêcha pas les Allemands plus tard d'embarquer tout le mobilier et à consommer tous les bons vins que nous avions dans la cave. Je me souviens qu'après la guerre un membre de ma famille nous disait qu'Auguste, vétéran de la guerre 1914-18 était un traître et un collaborateur parce qu'il n'avait pas su garder les meubles, les tableaux et surtout ces fameux vins. Je ne fus pas d'accord. Qu'aurait-il pu faire ? Etre fusillé ou déporté ? Et puis après ? Je regretterai toujours de ne pas avoir pu lui rendre visite dans sa retraite campagnarde à cette époque pour le remercier pour les fidèles services qu'il rendit à ma famille pendant de nombreuses années et sa gentillesse vis-à-vis de moi dans mon enfance. La moitié sud de la France était donc non occupée.

Le gouvernement de Pétain avec son premier ministre Pierre Laval était installé à Vichy en zone inoccupée (Laval fut exécuté après la guerre). Cette moitié sud était devenue évidemment le refuge pour beaucoup de monde replié du nord en particulier les Juifs. Pourtant, chose incompréhensible, certains de nos amis et des membres plus ou moins distants de notre famille refusèrent de quitter Paris sous prétexte, disait en particulier la vieille Madame Levylier, décorée de la Légion d'Honneur qu'elle était française avant tout et personne n'oserait la toucher. La pauvre fut expédiée en wagon de marchandise dans un camp de concentration. Même sort pour Madame Galézowska arrêtée devant la concierge de son immeuble avenue Foch devant ses deux jeunes enfants Wanda et Ida. De même Colette Cohen d'Anvers fut emmenée et bien d'autres comme on sait.

La Côte d'Azur en cette fin d'été 1940, malgré le soleil et l'air méditerranéen, était lugubre. Les gens étaient anxieux et se demandaient ce que l'avenir leur réservait. Les denrées alimentaires disparaissaient peu à peu des épiceries, et ce fut bientôt les "cartes de rationnement". Le rutabaga fut le légume standard et déridé. Aussi l'essence fut impossible à obtenir et beaucoup de voitures se transformèrent en "gazogènes" fonctionnant au charbon de bois. Les autobus également. Cependant, je ne sais plus pour quelle occasion, ce fut un grand événement quand j'obtins d'un fermier un magnifique jambon entier.

Pendant ce temps, ma société d'importation du Brésil s'était repliée dans le château que mon Président, le Comte Pierre de Fleurieu possédait dans le Périgord à "Les Eyzies de

Tayac". C'est là que je me rendis pour essayer de faire fonctionner l'affaire en vue de transformer les fameux marrons du Périgord en farine pour la nourriture des enfants. Ce projet malheureusement ne put jamais être réalisé. En plus de cela, pendant que nous travaillions à cette entreprise, j'eus une grave infection dentaire provoquée par un mauvais dentiste à Cannes. Ma joue gauche était enflée avec beaucoup de fièvre. On me conduisit en ambulance à hôpital de Périgueux où je subis une opération.

Je retournai à Cannes pour ma convalescence. Pendant ce séjour, Jacqueline et moi furent les seuls témoins du mariage d'Alec Weisweiller avec Francine Worms à la Mairie de Cannes, la mère d'Alec refusant d'y assister, n'approuvant pas cette union. La pauvre Betty Weisweiller, refusant de quitter la belle France mourut dans un camp de concentration. Egalement j'eus de longues conversations avec Monsieur Lovenbach, le père de Manon. Celui-ci avait d'importantes affaires au Maroc et aurait pu s'y rendre. Il me dit un jour qu'il ne quitterait pas Cannes. Il fut également expédié aux "chambres à gaz" dès que la zone fut occupée par l'ennemi.

A cette époque en somme très tôt dans la guerre, la résistance ou le "maquis" comme on l'appela n'existait pas encore. Elle commença à se former vraiment et à s'organiser seulement en 1943. Entre-temps, sentant fort bien que les Allemands occuperaient tôt ou tard la zone non occupée, mes parents et moi prîmes des mesures pour essayer de quitter la France. Mon père et ma mère purent rejoindre New York via l'Espagne et le Portugal avec leurs passeports Nansen, mon père n'étant pas de nationalité française. Il était resté russe et ma mère était française.

Quant à moi, je devais obtenir un passeport français pour Jacqueline, les deux enfants et moi-même avec l'aide d'un avocat spécialisé. Etant juif, ce fut très difficile car cela devait se faire à Vichy. J'attendis 6 ou 8 mois avec beaucoup d'inquiétude. Grâce à ma société franco-brésilienne, j'obtins facilement un visa pour le Brésil. Finalement, j'obtins mon fameux passeport, ce qui me coûta fort cher. Mais ce n'était pas tout. Il y avait une rumeur qui courait ça et là que le Brésil, malgré le visa, n'acceptait pas de recevoir des juifs. Je pris donc plusieurs fois le train pour Marseille, et ne je sais plus par quelle voie discrète, j'obtins en fin de compte un magnifique parchemin certifiant en caractères russes avec ruban rouge et scellés que j'étais de religion orthodoxe russe. Je regrette de ne pas avoir pu garder pour une certaine raison ce document historique. J'expliquerai plus tard pourquoi.

Pour quelle raison voulais-je quitter la France ? D'abord je ne voulais pas prendre le risque de voir ma petite famille déportée parce que nous étions juifs vers un avenir tragique. J'aurais naturellement à ce moment-là rejoint la résistance si cela devait arriver. Quoique j'aimais la France, je n'étais pas prêt à sacrifier toute ma famille tout simplement parce que des politiciens idiots, incapables et aveugles français et anglais n'ont pas voulu voir l'ascension de Hitler au moment de la réoccupation de la Rhénanie et les années suivantes. Aussi au Brésil je pensais créer une société, que j'ai en effet formée, qui travaillerait de concert avec la société française une fois la guerre terminée. Malheureusement les circonstances n'ont pas permis ce magnifique projet de voir le jour.

Finalement au début de 1942 nous nous embarquâmes à Barcelone sur le paquebot espagnol "Cabo de Buena Esperanza".

Le soir, à bord, à l'heure du dîner, il a fallu choisir la table de salle-à-manger, une table de 10. Il y avait déjà un monsieur à la table que j'avais choisie. Jacqueline me dit plus tard en blaguant qu'il semblait bizarre et était peut-être un espion. Et elle avait raison : il fut en effet arrêté et débarqué par les Anglais à notre escale à Trinidad. La traversée de l'Atlantique fut sans histoire sauf que, malgré la neutralité espagnole, nous avions peur d'être arraisonnés par les sous-marins allemands qui rodaient aux alentours. Nous fîmes de bons amis à bord, Jean et Andrée (Dédée) Hauser et leurs filles. Ils étaient français dans le même cas que nous et nous restâmes très proches encore aujourd'hui avec Dédée et ses enfants, son mari étant décédé il y a plusieurs années. Nous fîmes escale pendant plusieurs jours à Trinidad sous contrôle anglais sans pouvoir débarquer. Chaque valise de chaque passager fut ouverte, papiers examinés très à fond, chacun devant prouver l'origine et l'appartenance de ses bijoux. En effet les espions allemands résidant en Argentine et aussi au Brésil étaient payés et approvisionnés par des fonds allemands sous les formes les plus diverses, en particulier par des bijoux qui étaient revendus sur place. J'avais eu la précaution d'amener de France ma police d'assurance des bijoux de Jacqueline. Pendant une bonne heure, je pus expliquer aux policiers anglais ce qu'était chaque bague ou bracelet. Aussi j'avais fait Dunkerque avec les Anglais ce qui facilita notre examen d'une façon très amicale. Nous arrivâmes finalement à Rio de Janeiro après 33 jours en mer. Ce fut un soulagement énorme, un grand relâchement de tension. Une grande surprise nous attendait au débarquement. Un journaliste de la presse locale vint vers moi et m'interviewa comme représentant d'une industrie brésilienne en Europe. Il y eut prise de photos de la famille et le lendemain dans les journaux en première page, nous étions là tous les quatre avec grands titres et long article sur ce que j'avais créé en France pour le Brésil avec aussi mention de Dunkerque. Les Brésiliens étaient avides d'avoir des nouvelles récentes d'Europe. On m'a même demandé de faire une conférence sur Dunkerque que j'ai refusée. Nous logeâmes très confortablement au Copacabana Palace sur l'Avenida Atlantica longeant la superbe plage.

Nous apprîmes très vite le portugais en lisant les journaux et seulement 15 jours de leçons avec un professeur. Au bout de peu de temps je pus parler assez couramment la langue, lire et écrire. Après un court séjour à l'hôtel, nous nous installâmes dans un petit appartement Rua Santa Clara. Les enfants furent inscrits à l'Ecole Anglo-Américaine.

A New York, mon père avait l'autorisation de m'envoyer une quantité très limitée de fonds pour subvenir à nos besoins, limités parce que les Américains craignaient que de l'argent expédié en Amérique du Sud aiderait les espions ennemis. Le représentant de notre société française à Rio, Luis Hannibal Falcão et sa femme nous ont beaucoup aidés dans notre nouvelle vie. Nous fîmes de nombreux amis brésiliens et je pus rejouer au golf sur le magnifique parcours de Gavéa. L'Europe était loin et les nouvelles nous arrivaient en retard à cause de la censure. Le débarquement en Afrique du Nord fut le grand

événement ainsi que les arguments entre le Général Giraud et le Général de Gaulle, etc. M'ayant inscrit au Comité de Gaulle à Rio, je m'attendais à être appelé. Mais le Général ne voulait pas recruter les français de l'étranger. Il pensait, avec raison, que beaucoup d'entre eux étaient pro-Pétain, et il n'avait pas confiance en eux. C'est ainsi que je m'installai dans la vie carioca et formai la société brésilienne d'exportation que j'ai mentionnée plus haut. Je fus en contact avec une firme anglaise d'importation et j'eus l'idée de créer des petits emballages de maté individuels pour l'armée anglaise et la Croix Rouge. Cependant les communications étaient longues et difficiles et les expéditions quasi-impossibles. Cette société, c'était comme je l'ai expliqué, pour le futur.

Mon père mourut à New York en 1943 et ma mère eut le courage de prendre l'avion qu'elle détestait pour venir nous voir et séjourner quelques temps avec nous. Dans ce temps de guerre, c'était un voyage long et difficile. Rio donc, c'était quelquefois un dîner chez des amis, un cafesiño (petite tasse ½ café très fort ½ sucre en poudre) ou une bière "Brahma" assis dehors à un café de l'Avenida Rio Branco ou une excursion au "Corcovado" (l'énorme Christ Rédempteur sculpté sur un pic surplombant la ville) très impressionnant ou la montée en téléphérique au "Pão de Açúcar" (Pain de Sucre), aussi le séjour à Terezopolis dans la montagne en été (notre hiver) pour s'échapper de la chaleur étouffante et humide de Rio. Je fis également un long voyage d'étude en chemin de fer au sud de São-Paulo dans l'Etat de Parana à Curitiba, grand producteur de maté et visitai les usines de préparation et d'emballage de la société "Matte Leão". De là, une descente vertigineuse en "mi-train mi-funiculaire" longeant des précipices incroyables vers le petit port de Paranaguá.

Le train que je pris de São-Paulo à Curitiba était composé de 2 ou 3 voitures de voyageurs plus un élégant wagon-restaurant. A un moment, le train s'arrêta dans une petite gare poussiéreuse. Il faisait chaud et je descendis du wagon pour prendre l'air. Quel fut mon étonnement de voir accrochées sous le wagon-restaurant des cages grillagées contenant de la volaille vivante. Le conducteur m'expliqua que le train s'arrêtait avant midi pour sortir plusieurs poulets de ces cages pour la cuisson du déjeuner du wagon-restaurant, celui-ci n'ayant pas de réfrigérateur.

Ce fut un voyage long et fatiguant et je compris pourquoi : les anglais avaient construit les lignes de chemin de fer du Brésil sans doute au début du siècle. Le contrat de construction était basé sur le kilométrage. Le résultat était que, assis dans mon compartiment, je contemplais avec surprise une voie parallèle à la nôtre de l'autre côté d'un petit cours d'eau mais cette voie était en réalité la nôtre sur laquelle nous roulions. Grand détour pour contourner la voie d'eau au lieu de construire un pont ce qui aurait raccourci le trajet mais réduit les bénéfices de la compagnie anglaise de construction ! Aussi nous fîmes une visite de quelques jours à São-Paulo où nous avions des amis entre autres les frères de Francine Weisweiler qui possédaient un magasin de cadeaux "Rua Tapetininga", aussi Madame de Gonteau-Biron. J'assistai également à un grand incendie d'un immeuble de 8 étages que je pus filmer. Petite anecdote amusante : une de nos amies de São-Paulo, une Madame Loeb, avait organisé un grand dîner de week-end dans sa maison de campagne. Avant de quitter son hôtel particulier de São-Paulo, sa cuisinière avait préparé un grand plat de langoustes qu'elle emporta pour le dîner.

Au milieu du dîner notre amie reçut un coup de téléphone de sa bonne en ville expliquant que son chien était décédé soudainement. Affolée, notre amie pensant que son chien avait mangé des restants de langoustes dans la cuisine, s'était empoisonné. Une grande caravane de voitures fut donc organisée précipitamment pour emmener les invités à l'hôpital pour un pompage de tous les estomacs. Plus tard, de retour à São-Paulo après ce week-end raté, on lui apprit que le chien avait été écrasé par un camion.

Finalement, en 1945, la guerre en Europe ayant pris fin, le Consulat des Etats-Unis nous donna les visas de visiteurs nécessaires pour rejoindre ma mère à New York, les Etats-Unis tournant maintenant toute leur attention vers le Pacifique pour en terminer avec les japonais.

Malheureusement, les formulaires de demande de visas contenaient une clause demandant notre religion. Les autorités américaines ayant alors la réputation d'être très sévères au point de vue fausses déclarations, je pris la décision à regret de détruire mon certificat magnifique d'orthodoxe russe craignant d'être arrêté à la douane américaine. Sans ma mère, nous serions bien restés au Brésil que nous aimions beaucoup, mais je devais la rejoindre pour m'occuper de ses affaires. Elle était seule à New York entourée de deux de ses sœurs, Yvonne et son mari l'oncle Pierre et Valentine que nous appelions "Tante Titine". Aussi présent était Giorgio Uzielli mon futur beau-frère qui s'occupait des finances des divers membres de la famille.

Ma mère, ne comprenant rien à ses affaires et ne se consolant toujours pas de la mort de son mari, était totalement sous l'influence quelquefois néfaste de son entourage. Il était donc essentiel que je vienne la rejoindre pour prendre en main mon rôle de chef de ma branche de la famille.

Le voyage sur un bateau argentin le "Rio Tunuyan" de Rio à New York dura 35 jours avec une escale de quelques jours à La Havane. Cette escale fut rendue agréable grâce à des amis que nous avions à Cuba. Je faillis tomber dans une affaire de distribution de Coca-Cola par machines à sous avec exclusivité pour tout le pays. J'ai étudié cela sérieusement à mon arrivée à New York, mais heureusement, comme il s'est trouvé, les négociations n'ont pas eu de suite. Je dis heureusement car personne ne pouvait prévoir un "Castro" dans l'avenir. Et puis ce fut cette arrivée extraordinaire dans le port de New York, la vue étonnante : à gauche la "Statue de la Liberté" et droit devant nous les grattes-ciels de Manhattan.

C'est ainsi que se terminèrent sept années d'anxiétés, de frustrations, de peur et de dangers et le début d'une vie complètement nouvelle dans cette Amérique inconnue avec nos doutes, mais avec beaucoup d'espoir.

Quelques souvenirs de mon enfance

Commençons par le commencement :

- Date de naissance : 1^{er} janvier 1911.
- Heure d'arrivée dans ce monde de fous : 8 h 45 du soir.
- Lieu : 4^{ème} étage du 17 place des Etats-Unis, Paris 16^e, appartement que nous occuperons jusqu'en 1921 lorsque nous déménagerons au 25 avenue Bugeaud.

Cet événement si important donna lieu à une de mes petites créations littéraires que voici :

J'entendais une voix sourde qui répétait sans cesse "Viens, dépêche-toi, qu'attends-tu ? Tu vas être en retard". Je n'y comprenais rien. Pourtant je me comportais fort bien. Je ne pouvais pas me dépêcher d'avantage. Je me dis : Si j'arrive en retard : Eh bien ! Tant pis ! Ils attendront. Mais, au fait, en retard pour quoi ?" En fin de compte, agacé au possible, je criai "Bon ça va, j'arrive, j'arrive, attendez-moi". Au bout d'un certain temps, j'entendis la voix plus clairement. Une lueur apparut comme si une porte s'entrouvrait. J'entendis alors une voix d'homme dire : "Ah ! Enfin il arrive. Il n'est pas pressé celui-là ! Allons, allons, grouille-toi, mon petit". On me dit d'une voix pressante d'aller plus vite, encore plus vite, alors que je faisais ce que je pouvais. Puis je sentis qu'on me tirait par les cheveux et avant que je n'eus le temps de rouspéter, je me trouvai à l'envers la tête en bas, les pieds prisonniers dans d'énormes mains, et on me donnait des fessées sur le derrière.

Vaguement, j'entendis l'homme annoncer fièrement : "C'est un garçon !". J'étais furieux et je me mis à hurler. Deux minutes plus tard une voix de femme qui semblait ravie de m'avoir fait crier, s'excusa en me caressant. Cette femme était ma mère.



Boulains

Le château de Boulains, appartenant à mon grand-père maternel, Emile Deutsch de la Meurthe, était une belle bâtisse en pierre et briques rouges, datant du milieu du 19^e siècle.

Il était situé en Seine-et-Marne au centre d'une immense propriété de chasse, entre de grandes étendues agricoles, qui comprenait divers bâtiments annexes dont surtout un groupe constitué par des garages pour les voitures de maître (chacune avait son box), des appartements pour les chauffeurs et des remises servant par exemple à abriter, entre autres, un petit "tonneau" qui, attaché à un "poney" noir, nous promenait fort rarement à travers la propriété.

Un autre usage d'une de ces remises était l'élevage de faisans pour la chasse. Je me souviens fort bien des grands couvercles, genre de larges cloches en panier que l'on disposait dehors devant la remise sous lesquels étaient des faisans femelles qui couvaient.

Tout ce bloc d'installation formant un tout était rattaché à l'arrière à des bâtiments de ferme autour d'une grande cour au centre de laquelle était un grand tas de fumier émettant une odeur que vous pouvez imaginer. C'est là que vivaient quatre belles vaches laitières dont je vous parlerai plus tard.

Au bout de ces bâtiments, se trouvait la maison du régisseur, Monsieur Gaume et ses deux fils : Go et Ico. Enfant, je n'ai jamais su si c'étaient leurs vrais noms, de même qu'à cette époque on n'avait jamais mentionné une Madame Gaume que je sache !

Il faut comprendre que cette narration que j'entreprends provient de souvenirs d'enfance entre les âges de 5 et 9 ans, c'est-à-dire, à l'heure où j'écris, environ $\frac{3}{4}$ de siècle en arrière - ou plutôt près d'un siècle.

Adjoignant ces installations était le potager, un grand espace d'environ 8 hectares, divisé en deux, encerclé par un mur en pierre haut de 3 mètres à peu près, dans lequel étaient cultivés en rangs serrés toutes sortes de légumes et de fruits.

C'est dans ce potager que chaque petit enfant de mon grand-père avait son petit lot de terrain de plusieurs mètres carrés organisé en potager miniature dans lequel chacun cultivait les légumes de son choix, généralement radis, carottes, poireaux, pommes de terre, enseigné et encouragé par le chef jardinier, un certain Monsieur Jouhanet que nous adorions tous. Celui-ci a joué un grand rôle dans mon enfance. C'était un homme admirable, portant une grande moustache, une casquette et un tablier bleu. Je crois que personne ne l'a jamais vu accoutré différemment. Il était d'une gentillesse et d'une patience incroyables avec les enfants, leur montrant comment planter les légumes ou comment donner la couleur blanchâtre à l'intérieur des laitues ou bien, assis sur un tabouret entouré de 3 ou 4 enfants, il façonnait une tige de bambou et dans une coupure y introduisait une feuille d'acacia pour en faire un sifflet. Quelquefois nous allions regarder

sa femme Madame Jouhanet nourrir ses poules dans la basse-cour de la maison que le couple occupait à l'entrée de la propriété.

Je soignais mon petit potager très méticuleusement. Déjà à l'âge de 6 ou 7 ans je montrais des signes de perfectionnisme. Je râtais et ramassais les feuilles mortes ou détritiques divers, rattachais avec du rafia une branche de pommier en espalier, détachée de la barrière.

Mes cousins et moi (nous étions tous du même âge à 6 mois près) nous nous promenions souvent dans les allées de ce grand potager, cueillant en passant, ou bien des fraises ou des feuilles d'estragon.

Dans ce temps-là, autour de 1918 à 1920, les engrais chimiques et les pesticides n'existaient pas. Quand je retournais la terre à la pelle, il y avait les éternels vers de terre que je m'empressais de taquiner et souvent (oh ! Quelle horreur !) de couper en deux avec la pelle, regardant, fasciné, les deux morceaux se tortiller.

Il y avait des poiriers poussant en espalier sur les hauts murs du potager. Monsieur Jouhanet me montra comment protéger les poires contre les guêpes ou les oiseaux en mettant chaque fruit encore attaché à sa branche dans une enveloppe en papier et refermée avec du rafia. Lorsqu'une poire était à point, elle était cueillie avec amour et Monsieur Jouhanet la déposait délicatement sur une des planches couvertes de sable fin disposées les unes au-dessus des autres dans une pièce acclimatée d'un bâtiment spécial.

Et puis, il y avait les serres, plusieurs magnifiques serres dans lesquelles on cultivait des plantes les plus variées et exotiques et des fleurs destinées à la décoration du château soit dans des grands pots dans le hall d'entrée ou sur les tables du salon et le centre de la table de salle-à-manger.

Tous les matins mes deux cousins Roger et Cyrille et moi allions en bicyclette avant le petit déjeuner à la serre des vignes dont les grappes couvraient les murs en verre et pendaient du plafond vitré. En effet, Monsieur Jouhanet nous attendait là et nous confiait de superbes grappes de raisins encore couvertes de givre que nous mangions sur place avec régal. C'était devenu un rituel et un grand événement.

A quatre heures de l'après-midi c'était la traite des vaches. A l'heure exacte, nous étions présents, le verre à la main et nous eûmes le privilège de boire du lait chaud et mousseux directement de la pis de l'animal. C'était fabuleux.

Derrière les serres, il y avait une route de ferme le long de laquelle les fermiers avaient formé au cours des années un long mur de bûches destinées aux nombreuses cheminées du château, fourneaux divers des dépendances de la propriété. C'est contre ce mur de bois coupé que chacun de nous construisit sa propre cabane dont nous étions si fiers. Tous les jours on y ajoutait soit un banc fabriqué de planches ou un morceau de tronc d'arbre en guise de table, etc. On fabriquait une porte ou réparait le toit après une fuite d'eau de pluie. C'était un passe-temps amusant dans notre vie d'enfant.

Il y avait aussi les batailles de marrons d'Inde en compagnie de Go et Ico. Chaque camp de part et d'autre de ce mur de bûches se lançait des marrons par dessus le mur. Ces batailles aveugles étaient souvent féroces. Au même endroit se trouvait un grand arbre. Mes cousins et moi avons trouvé le moyen de pendre une corde et une poulie à une grosse branche solide. Ainsi chacun de nous pouvait être hissé jusqu'à cette branche. C'est ainsi qu'un jour les deux cousins me hissèrent là-haut, attachèrent la corde autour du tronc et me planquèrent là et firent mine de disparaître. Au bout d'une ½ heure, ils revinrent me chercher. Je n'ai pas aimé cette blague. J'avais sans doute 6 ou 7 ans.

Nos bicyclettes étaient des objets précieux. Ma première me fut donnée par mes parents. Elle n'avait pas de garde-boue et je n'en étais pas très fier. Ma seconde me fut offerte par mon grand-père, une belle bicyclette anglaise avec garde-boue, feu rouge et freins avant et arrière, choses très importantes pour un enfant à cette époque-là. On jouait au "garage" et on circulait partout dans la propriété, sur la "route rouge", vers le tennis, autour des dépendances de ferme ou vers l'étang en contrebas. C'était en somme la belle vie !

A l'âge de 10 ans, j'appris à conduire sur le "break" Renault d'un jaune vif qui servait généralement aux chasseurs partant à la chasse. J'étais donc assis anxieux mais fier derrière le volant, et notre chauffeur Aloïs m'apprit comment manœuvrer, comment changer de vitesse. La voiture n'avait pas de pare-brise et le tableau de bord se composait de 4 gobelets en verre contenant de l'huile qui montait et descendait montrant que les 4 cylindres étaient bien lubrifiés. Une poire en caoutchouc au bout d'une trompe en cuivre faisait mine de klaxon et émettait un bruit ressemblant à un accident obscène à ne pas nommer.

Parmi les autres souvenirs de Boulains de cette époque-là (entre 1917 et 1924) je voudrais en citer pêle-mêle quelques-uns qui me reviennent à l'esprit. La promenade des trois mousquetaires (Roger, Cyrille et moi) sur la "Route Rouge", ainsi nommée à cause de son terrassement de couleur ocre rougeâtre et parsemée de mousse verte entre les craquelures. De temps en temps, nous y rencontrions de grosses limaces sur lesquelles nous nous amusions à saupoudrer un peu de sel pour les voir pour ainsi dire fondre. Ce que les enfants peuvent être souvent horribles et cruels !!!

Quelquefois, nos "nurses", ma "Nana" Mary Baker et Miss Bradbury (la Nana de Cyrille et d'Aline), pour se débarrasser de nous, nous envoyaient pêcher à la ligne dans l'étang non loin du château. Nous voilà donc planqués devant cette nappe d'eau, assis sur le bas-côté sur l'herbe attendant pendant des heures qu'un poisson veuille bien mordre la ligne. Non seulement nous n'avons rien attrapé, mais on n'a jamais su s'il y avait vraiment des poissons dans l'eau. Ce subterfuge pour se débarrasser de nous et pour nous occuper par n'importe quel moyen m'a dégoutté de la pêche pour la vie. Les parents, on ne les voyait jamais. Ils ne s'occupaient jamais de nous. Apparemment, à cette époque-là, cela ne se faisait pas dans nos milieux. C'était "Nana" qui s'occupait entièrement de moi et de ma sœur Monique 2 ½ ans plus jeune. Mon frère Alexis était né en 1917. Je ne me souviens pas de lui à Boulains.

De temps en temps, on me permettait d'accompagner mon père à la chasse. Quand il y avait une battue, je devais me tenir tranquille sans bouger derrière l'affût pendant que mon père attendait fusil à la main. Peu à peu le bruit des abatteurs se rapprochait et enfin, perdreaux, faisans, lièvres et lapins s'échappaient des herbes et des buissons et essayaient de fuir devant les coups de feux des chasseurs. Aussitôt, le chargeur se tenant derrière mon père lui remettait vite une seconde arme en échange et rechargeait la première.

D'autres fois, il fallait marcher à travers les champs pendant des heures et tout d'un coup des oiseaux s'envolaient ou un lièvre filait. A ce jeune âge j'étais fier d'être accepté par les chasseurs, mais ce "soi-disant sport" ne m'intéressait pas et à la fin de l'après-midi, contemplant le "tableau de chasse" étendu devant l'entrée du château, comme c'était la tradition, avec toute la famille et les invités, je considérais que c'était un massacre auquel je venais d'assister.

Grand événement : un jour, la guerre n'étant pas encore terminée, nous apprîmes qu'un avion avait atterri dans un champ de blé pas loin du château. Très vite, nous nous entassâmes, parents et enfants, dans les "breaks" jaunes du château et nous nous dirigeâmes vers Valence-en-Brie. Bientôt, derrière une côte raide de la route, nous trouvâmes un biplan à la cocarde française posé au milieu des tiges de blé. Le pilote nous expliqua qu'il était tombé en panne. C'était un officier charmant qui invita chacun des enfants à s'asseoir dans son siège de pilotage. Il revint avec nous au château où mon grand-père l'invita à rester quelques jours en attendant que l'on répare le moteur de l'avion.

Et puis, il y avait les divertissements du château. La salle de billards, pièce dans laquelle mes cousins et moi et nos cousines faisaient nos paris aux courses de chevaux : c'était un manège de petits chevaux en bois qui tournaient en rond à l'appui d'une manette. Le vieux gramophone ("La voix de son maître") à corne d'où sortait le son avec manivelle qu'il fallait remonter après chaque disque. Je me souviens que mon disque préféré était "España".

Les soirées de tableaux vivants du Jour de l'An avec estrade et rideaux avec rangées de chaises pour toutes les familles et leurs invités, le tout installé dans la salle-à-manger et une partie du salon, et auxquelles assistaient aussi les employés du château, gardes-chasse et beaucoup de villageois venus d'Echouboulains où nous allions de temps en temps faire du "shopping" surtout dans une mercerie qui vendait non seulement boutons, fils et rubans de toutes couleurs, mais aussi, joie des enfants, bonbons, sucres d'orge, boules de cerise, etc. contenus dans de grands pots de verre. Pendant que j'y suis, il y avait aussi le ferronnier avec son enclume et marteau qui façonnait les fers à cheval pour les chevaux de la ferme. Cela me fascinait de le regarder faire. Entre le village et le château se trouvait une énorme grange remplie de bottes de paille et de foin qui, un jour, prit feu et fut complètement détruite, tuant malheureusement 2 ou 3 chevaux.

Mais revenons maintenant au château et montons l'escalier circulaire avec son tapis bleu. Nous passons le 1^{er} étage réservé aux parents et arrivons au 2^{ème}, l'étage des enfants. De

nombreuses chambres donnaient sur un couloir faisant toute la longueur du château. La pièce qui, je crois, nous a impressionné le plus fut l'unique salle-de-bains de l'étage.

Parterre, un linoléum avec feuilles vertes et de grosses marguerites. Assis sur le W-C, je contemplais avec curiosité la forme de chaque pétale et le contour de chaque feuille. Cela m'amusait et... à ne pas oublier : la fameuse étiquette sur le mur au-dessus de la baignoire : "vu la rareté de l'eau et la multiplicité des bains, on est prié d'économiser celle-ci le plus possible". C'est étonnant de constater combien des détails si insignifiants sont restés collés dans toutes nos mémoires. Il faut comprendre que cette salle-de-bains était utilisée par tous les cousins et cousines : moi, Monique, Cyrille, Aline, Béatrice, les trois filles Esmond, Roger.

Aussi, cette salle-de-bains était importante pour nous à cause d'un jeu qui s'y jouait de temps en temps : il s'agissait d'un grand baquet rempli d'eau dans lequel flottaient plusieurs pommes bien rouges. Chacun s'agenouillait par terre et essayait d'attraper une pomme avec les dents : grande excitation !

Un jour, grand branle-bas au château : arrivée du docteur dans une automobile d'avant-guerre (1914-18) Ford à 2 places, levier de vitesse sous le volant. Je me souviens admirant cette machine extraordinaire qui me fascinait, précurseur de mon intérêt pour les voitures. Le docteur déclara que ma cousine Aline avait la scarlatine.

Il était donc prudent que nous quittions tous le château. Nous voilà donc embarquant dans la grosse Renault de mes parents, voiture à roues arrière jumelées (2 pneus sur chaque roue), galerie à bagages sur le toit, intérieur avec strapontins, chauffeur (Aloïs) à l'avant à ciel ouvert avec pare-brise pouvant se replier en avant si l'on voulait. Faisant le voyage de Boulains à Paris, il y avait Nana avec dans ses bras la petite Monique, Cyrille (le frère d'Aline) et moi et sans doute Molly, la sœur de Nana ou quelqu'un d'autre (Miss Bradbury pour Cyrille).

La nuit était tombée et à l'arrivée dans Paris : épais brouillard à couper au couteau. Rue de Rivoli, nous évitâmes de justesse un gros cheval blanc tirant une voiture et montâmes sur le trottoir. On y voyait rien ! Finalement, nous téléphonâmes à mon père 17 place des Etats-Unis (notre appartement). Il nous répondit qu'il n'y avait pas de brouillard, et en effet en remontant finalement les Champs-Élysées nous nous trouvâmes soudain dans une nuit à l'air pur, éclairée par les becs de gaz longeant les trottoirs.

Je me souviens aussi de :

La grande cloche du château que l'on sonnait pour appeler tout le monde aux repas.

La salle d'armes où les chasseurs rangeaient leurs fusils. Interdite aux enfants.

La grande et vieille glacière au bord de la forêt où nous avions peur d'y être enfermés.

La vue qu'on avait de la terrasse du salon surplombant un grand escalier en granite qui descendait vers le jardin.

Guillaume, le maître d'hôtel et plus tard, aide de mon grand-père et son adjoint Ferdinand.

Monsieur de Barbarin, le bras droit de mon grand-père, occupant le petit bureau près de l'entrée du château.

La Rolls-Royce rouge de mon grand-père, modèle 1912 ou 1913 et son chauffeur Lachenal.

La visite à la fabrique de briques rouges à Montereau .

Aussi, le petit atelier dans un coin d'une des serres où chacun de nous pouvait s'asseoir sur un tabouret devant une table et une meule reliée par une courroie à une pédale par terre et façonnait des objets en terre glaise, surtout des pots, des vases, des assiettes et des cendriers. Ces objets devaient être plus tard cuits dans un four spécial, mais nous ne sommes jamais arrivés à ce stade.

A la mort de mon grand-père, ses filles Marie Goldet, Lucie (ma mère), Yvonne et Valentine Esmond (la tante Titine) ne purent s'accorder sur le maintien de la propriété et décidèrent de la vendre au grand regret de tous les petits-enfants. En effet Boulains avait été pour nous tous la joie de notre enfance.

Le château devint d'abord une école anglaise de garçons, puis grâce à Suzanne Deutsch de la Meurthe, nièce de mon grand-père, devint "la Maison des Ailes" pour les "Gueules cassées", association des anciens pilotes de guerre blessés et défigurés à jamais.

Boulains est aujourd'hui propriété de l'Etat et a été transformé en fondation pour enfants malades européens.

Autres pensées qui me reviennent

Pendant la 1^{ère} guerre mondiale (14-18) les parisiens craignaient d'être bombardés par les Zeppelins allemands. Lorsque les sirènes faisaient entendre leur chant lugubre on devait descendre dans la cave de son immeuble et attendre la sirène signalant la fin de l'alerte, comme ce fut pendant la guerre "39-45". Je me souviens fort bien être assis sur une planche de la cave de notre immeuble place des Etats-Unis, généralement réservée aux pommes de terre pour l'hiver ou au bois de chauffage pour les cheminées des appartements ou encore pour des bouteilles de vin. Je vois encore aujourd'hui notre Nana portant la petite Monique dans ses bras, pleurant.

Un jour nous sommes allés avenue de la Grande-Armée pour voir un immeuble bombardé par un Zeppelin, coupé en deux verticalement du haut en bas. A chaque étage, on voyait le peu de meubles qui restaient gardant l'équilibre au bord du précipice. Apparemment cela m'a beaucoup impressionné. J'avais environ 3 ou 4 ans.

Un jour, grand affolement dans l'appartement : où était Monique ? On découvrit qu'elle était en bas sur la place en train de jouer avec ses amies Marie-Thérèse et Marie-France Singer. Quelqu'un descendit pour la chercher pour la faire rentrer à l'abri rapidement car on craignait un bombardement.

Puis, aussi pendant la guerre, on jugea plus prudent de quitter Paris et je me souviens d'être à Biarritz à l'Hôtel Carlton dans une chambre, sans doute un petit salon jouant avec ma sœur au "train". Ce "train" était constitué de 2 chaises allongées par terre sur leurs dos, l'une derrière l'autre. Chaque chaise représentait un wagon. Nana était là nous surveillant. Je ne me souviens absolument pas de mes parents à cette époque-là ! Tout à coup : grand éclat comme un coup de canon. Toutes les lumières se sont éteintes. On croyait d'abord que c'était un sous-marin ennemi bombardant Biarritz. Ce n'est que le lendemain matin que l'on découvrit que cela avait été un grand coup de tonnerre isolé, la foudre tombant sur le toit de tuiles vertes d'une villa sur la route montant vers l'hôtel Régina et le phare.

Autre très vague souvenir : la "Maison Carrée" petite pension ou hôtel face aux jardins des "Thermes Salins" où nous avons logé à un moment. Ma grande joie à ce très jeune âge était de regarder le petit tramway à 3 wagons jaunes reliant Bayonne à Biarritz.

Quand je me promenais dans les rues de Biarritz, ma main tenant la main de Nana, j'avais la manie de fermer les grilles des villas restées entrouvertes. Déjà à ce très jeune âge, la logique me disait qu'une porte doit être fermée. Autrement, pourquoi avoir une porte ?

Mon père voulait absolument que j'apprenne à monter à cheval. On m'emmena donc un jour dans un manège et on me planqua là-haut sur le dos d'un cheval beaucoup trop grand pour un enfant de 6 ou 7 ans. J'ai naturellement détesté cela et au bout de quelques minutes, on me fit descendre. Cela aurait pu me dégoutter du cheval pour la vie. Pourtant à Biarritz toujours à l'âge de 7 ans on me mit sur un petit cheval noir arabe au nom de "Tonkinois" et je m'habituai avec plaisir aux nombreuses galopades sur la plage de la Côte Basque de l'autre côté du "Rocher de la Vierge". Plus tard de retour à Paris, je fis de nombreuses promenades au Bois de Boulogne sur un cheval blanc "Pasha". Mais "Tonkinois" a toujours été mon préféré.

Entre les années 1921 et 1925, nous fîmes 2 séjours de 3 semaines de suite à la Bourboule en Auvergne pour la cure des voies respiratoires contre les rhumes et maux de gorge. Nous étions à l'Hôtel Métropole et c'est là que mon père m'apprit à astiquer ses chaussures. L'après-midi, on nous apprenait à faire (oui !) de la dentelle, spécialité du pays. Cela nous amusait beaucoup. Ou bien on partait en pique-nique dans la montagne. On faisait des promenades à dos d'âne. Souvent ceux-ci ne voulaient pas avancer et il fallait les tirer ou les pousser par derrière.

Puis ce furent des séjours en été à Deauville où nous jeunes enfants pêchions des crevettes avec des filets et construisions naturellement des châteaux de sable sur la plage.

Enfin, ce fut Biarritz pendant les vacances de Pâques et en été à "Itzala" d'abord et "Elhorria" plus tard : ici beaucoup de souvenirs et d'anecdotes de mon enfance me reviennent et joindront tous ceux de ma vie d'adulte qui resteront enfermés dans mon "computer" personnel (ma tête) et aucun code ou "pin" ne pourra y accéder.



Le 28 Décembre
1918

CARLTON HOTEL

BIARRITZ

Chère maman, et papa,
J'espère que tu vas bien.
Père - Noël nous a apporté
un calendrier et un siflet
comme papa et une
corne de chasse et une
corde à saute et une
balle et quelque carte
à jouer et d'autre jouet
que je ne pas combattant
essayez-les.
Je t'embrasse
Guy.

tant qu'on a une rumeur
parce qu'il a couché sur
pied. Et le soir a us un petit
piano épuisé il joue avec
tout le ton.
bonne arrivée a papa et
tout le monde.

Poèmes divers

par Guy de Gunzburg

Le corbeau d'automne

Un jeune corbeau un beau matin
Volait de concert avec ses amis.
Un grand arbre devant lui
Comme un mur se dressa soudain,
Et sans expérience la malheureuse bête
Heurta les branches jaunies de la tête.

Notre corbeau tomba tout meurtri,
Tâcha de se relever mais ne put.
Ses trois compagnons ayant tout vu
Atterrirent aussitôt près de lui.

Une conversation s'engagea,
Et au bout de quelques instants
L'un des corbeaux s'envola
En direction du bois avoisinant.

En compagnie d'un autre corbeau médecin
Sans doute ou parent,
De la forêt bien vite il revint,
Et aux autres se joignant
Une conférence commença
Qui fort longtemps dura.

Pendant ce temps, le blessé ayant recouvré
Tout ses sens, put effectuer
De petits vols d'essai finalement
Se décida à continuer
Sa route accidentée
En compagnie des siens et bien content.

Les bêtes comme les hommes sont des êtres vivants ;
Leurs âmes et leurs sens les montrent souvent
Plus humains
Que les humains !

L'hirondelle

Je m'envolais un jour de bon matin.
 Mais sans cette fois chausser mes patins.
 En effet nous sommes en hiver
 Loin de ces beaux peupliers verts.
 Je voyage avec mes copines
 Accompagnée aussi de mes cousines.
 Nous volons vers un climat plus clément
 Bravant la neige, les pluies et les vents.
 Arrivées en Floride,
 Nous découvrons une chaleur torride.
 Il fait très chaud
 Mais il fait beau
 Ce qui nous incite à patauger sur la plage
 Mais les pélicans et mouettes font trop de tapage.
 Ils nous crient : "Que faites-vous ici ?"
 Nous répondons : "Nous venons à la mer aussi."
 Ils insistent : "Vous n'en avez pas le droit."
 Nous rétorquons : "Mais chez nous il fait trop froid."
 Ils menacent : "On s'en fiche, rentrez chez vous."
 "La plage est à nous."
 De peur d'être massacrées.
 Nous prîmes refuge sur un palmier.
 Que faire ? Que faire ?
 Il n'y a qu'à se taire.
 Pourtant ici il y a beaucoup d'insectes
 Divisés cependant en de nombreuses sectes.
 Sont-ils bons à manger ?
 On peut toujours essayer.
 Soudain, d'une crevasse, apparut un lézard
 Regardez cela, dis-je, comme c'est bizarre !
 Il nous est impossible d'avalier cela
 Et de plus, nous ne pouvons pas rester là.
 Il faut retourner chez nous
 Même si nous devons atterrir dans la boue.
 C'est dommage. Eh bien tant pis !
 Tristement nous nous envolâmes poussant nos petits cris.

"Peter"

(mon compagnon à quatre pattes)

Je déambulais un jour seul et abandonné dans la rue,
Mon maître m'ayant flanqué dehors. Pourquoi ? Je ne l'ai jamais su.
Pourtant il m'avait bien dressé quoique très sévèrement.
Un jour je sentis de sa part un changement de comportement
Et tout d'un coup sans prévenir, ce fut la porte : Allez ! Dehors !
Je fus vraiment choqué car je ne méritais certainement pas ce sort.
J'eus beau aboyer, rien à faire, la porte resta fermée pour de bon.
Je me fis quelques amis comme moi abandonnés
Et ensemble nous nous mîmes à chercher de l'eau et de la nourriture.
Malheureusement tout ce qu'il y avait dans les poubelles, c'était de la pourriture.
Un jour que j'étais seul, je mendiai de maison en maison
Aboyant et hurlant à la mort pour attirer l'attention.
Soudain alors que j'hurlais de faim et d'épuisement
Je vis une porte s'ouvrir tout lentement.
Un homme et une femme me dévisagèrent tout en chuchotant.
Je sursautai et nous nous regardâmes les yeux dans les yeux,
Me demandant, la tête légèrement penchée et gigotant ma queue,
Ce qu'ils discutaient et ce qu'ils allaient faire.
Tout ce qu'ils voulaient sans doute, c'était de me faire taire !
J'entendis la dame dire au monsieur : "Tu veux toujours un chien ;
C'est l'occasion ou jamais, prends-le, cela te fera du bien !"
C'est ainsi que je sautai aussitôt sur les genoux de mon nouveau maître
Tout heureux d'être nourri et choyé, je venais de renaître.

L'amour perdu

Je suis une auto ; on m'appelle GTI.
 Je ne suis pas grande ; je file comme une souris.
 Une jolie fille vint me voir et m'admirer ;
 Ce fut l'amour réciproque instantanée.

Elle m'emmena chez elle
 Et me parqua dans la rue la plus belle.
 "Je te trouverai", dit-elle "un garage demain",
 Et en effet elle m'installa dans un box souterrain.

Eliane, de son nom, me conduisit tous les jours ;
 Elle m'enseigna vite tous ses petits tours.
 Quand elle parquait elle m'enfermait à clef
 De peur que je sois volée,
 Regardait devant, derrière, de tous côtés
 Pour voir si on m'avait gratté.

Elle me donnait mon bain tous les jours,
 Me soignait, me nettoyait avec amour,
 Mettait ses lunettes
 Pour ramasser les moindres miettes.

Un jour elle épousa un Suédois
 Et aussitôt dressa un drapeau sur mon toit.
 Que diraient mes copines
 Et les voitures voisines ?

Elle m'emmenait toujours dans ses voyages
 Et nous admirions toutes deux le paysage.
 Pour aller plus vite elle poussait sur mon pied,
 Mais avec elle j'étais rassurée.

Bientôt elle m'annonça avec beaucoup de doigté
 Qu'il fallait se séparer.
 Je voyais qu'elle allait pleurer ;
 Quant à moi, mes essuie-glaces se mirent à gicler.
 "Je te donnerai", dit-elle, "à ma meilleure amie
 Et lui dirait de te garder bien à l'abri".

Sur ce, elle caressa mon capot, mes portes et mon toit,
 Se retourna vivement et embrassa son Suédois.
 Avec courage je suis mon nouveau destin,
 Ravie de savoir Eliane heureuse, même si loin.

Crans s/Sierre

Quitter la ville, il en était grand temps
Je me décidai pour la montagne, et j'allai à Crans
Pour nettoyer mes poumons avec du bon air Suisse
Et pour que mes rhumes et gripes enfin finissent.
C'était autrefois un charmant petit village
Ensoleillé, calme, verdoyant et sans tapage.
Aujourd'hui, elle est bien bruyante cette ville de Crans s/Sierre
Toute transformée en immeubles de ciment et de pierre
Parsemée ça-et-là de quelques chalets privés
Appartenant à des étrangers et autres privilégiés.
Ayant le matin passé par le Col du Pillon
J'étais furieux d'être réveillé le lendemain par un marteau du même nom.
Trois fois j'ai dû changer d'hôtel à cause du bruit
Ce qui me causa évidemment beaucoup d'ennui.
Je finis par trouver le logement idéal
Avec une vue superbe dans un calme général :
En bordure de Crans, c'est l'hôtel des Mélèzes
Où je pus prendre enfin toutes mes aises.

L'hymne à Mim

Aujourd'hui l'âge de notre Mim diminue d'un an.
Mais comment expliquez-vous son rajeunissement ?
Eh bien ! elle fait sa marche tous les jours
Elle va et vient allez et retour.
Mais, direz-vous, cela n'explique pas qu'aujourd'hui elle est plus jeune qu'hier.
Alors peut-être marche-t-elle en faisant marche arrière.
Non, non, ne sois pas si bête
C'est que Mim a de plus en plus sa tête.
Elle refuse toutes choses qui l'embêtent
C'est ainsi qu'aujourd'hui c'est de nouveau sa fête.
Tout le monde l'adore
Elle porte en elle un sac rempli d'or :
C'est son cœur,
Elle s'en sert pour faire du bonheur.
Mais aussi, elle sait ce qu'elle veut
Et pour l'obtenir, fera tout ce qu'elle peut.
Sa petite Mini est son grand amour
De peur de marcher dessus on fait un grand détour.
Attention, attention, elle est derrière vous.
Heureusement ce matin elle a fait tout
Ce qui a mis tout le monde de bonne humeur,
Aussi elle aura faim et mangera tout à l'heure.
Pour te faire plaisir nous ne savons que faire
Et nous tous te souhaitons un bon anniversaire.

29 Août 1984

Nous voici de nouveau réunis pêle-mêle
Pour célébrer l'anniversaire de la plus belle.
Il s'agit de notre Mim, ma mère
Qui, nous le savons, nous est très chère.

A la fête se trouve aussi la petite Mini
Qui, je vous l'annonce, ce matin a fait son pipi.
Il faut le noter car c'est important ;
En fait, c'est un grand événement.

Les années changent, mais ne se ressemblent pas ;
Ce ne sont plus les bons et pantagruéliques repas.
Pour notre Mim, de nos jours, à midi, c'est du fromage
Mais, surtout, jamais d'écrevisses à la nage.

Pour le dîner, c'est simplement un œuf,
Rarement du poisson ou du bœuf.
Ensuite, c'est une compote et des tuiles
Mais elle trouve tout cela parfaitement inutile.

Ses marches à pied sont énergiques, ses pensées profondes,
Ecartant vivement de sa canne tout le monde.
Cette année, pour célébrer ses 96 ans,
Elle s'est décidée à marcher 96 minutes exactement.

En somme, ma mère est un phénomène.
Plus les années passent, plus elle se démène.
Bravo ! Bravo ! Nous te félicitons
Et c'est un heureux anniversaire que nous te souhaitons.

La voix

Je suis la voix, mais pas une voix ordinaire ;
C'est celle de ma propriétaire qui m'est si chère,
Une charmante dame toujours magnanime
Que ses petits-enfants appellent Mim.

Nous nous entendons parfaitement bien
Mais quelquefois elle m'envoie promener pour un rien ;
Dans ce cas je disparaïs
Et ainsi tous deux nous avons la paix.

Evidemment elle n'est plus toute jeune,
C'est surtout quand elle déjeune
Qu'elle me dit : "Va-t'en, Reviens dans une heure;"
Et moi, pauvre voix, je me retranche dans mon malheur.

Au bout d'un certain temps je reviens tout penaud ;
Elle me donne à boire une gorgée d'eau
Et de nouveau elle raconte ses histoires
Ce qui me fatigue et m'enroue le soir.

Si elle s'enrhume, elle éternue et me rend la vie dure ;
Elle prend mes cordes vocales à pleines mains et me torture ;
Du coup je tombe dans un silence profond
Totalemment incapable de proférer un son.

Si elle veut me forcer et me pousser
Je suis obligé de tousser.
Mais elle déclare ne pouvoir vivre sans moi ; elle m'adore,
Me soigne, me dorlote, et ne va plus dehors.

Elle mange des bonbons, mais refuse de me donner pilules et sirop.
Finalement j'ose murmurer : "Ça suffit, c'en est trop."
A ces mots, notre Mim chérie sourit et s'épanouit
Et notre bref malentendu d'un seul coup s'évanouit.

La voilà de nouveau à raconter ses histoires
Me demandant à moi, sa précieuse voix, de travailler jusqu'au soir.

Le porte-manteau

J'étais sans cesse bousculé
Jeté par terre et très maltraité
Et comme à la boucherie une carcasse toute crue
J'étais tordu, saigné et pendu.

Finalement j'en ai eu vraiment assez
Et me plaignis au fils aîné
De ma propriétaire qui m'avait dédaigné
Et tant fait pleuré.

Celle-ci lui permit bien à contre-cœur
De mettre fin à tous mes malheurs
Et à ceux de mes collègues et amis.
Son fils aussitôt en mon nom lui dit Merci.

Il trouva rapidement des remplaçants costauds
Que ma propriétaire s'empessa de trouver beaucoup ^{trop} ~~plus~~ beaux,
Car, dit-elle, "les porte-manteaux, ça ne m'intéresse pas,
Je n'en ai pas, sauf un petit rabougri pour ma robe de soie."

Mais, dit le fils, qu'en pensent tes amis et enfants
Que tu invites chez toi si souvent ?
Ils ont droit à des porte-manteaux
Qui ne soient pas une collection de petits morceaux.

Sur ce, après une discussion interminable et dure,
Moi et mes amis fûmes jetés aux ordures.

Hymne à Françoise et Marguerite

Françoise, est-ce qu'elle a été ?
Oui Madame, nous avons été au Bois de Boulogne.
Mais non Françoise, je veux dire sa petite besogne.
Ah ! Mais oui Madame, elle a très bien été !
Oh ! Comme c'est merveilleux !
Viens ma petite beauté ! Teut, Teut, Teut, Teut !

Marguerite, a-t-elle bien mangé ?
Oui Madame, j'avais tout bien mélangé.
La pauvre petite ! elle avait si faim
Mais quand elle a fait, c'était pas du parfum !
Oh ! C'est extraordinaire !
Viens ma petite beauté ! Teut, Teut, Teut, Teut !

Françoise, a-t-elle fait sur la pelouse ?
Oui Madame, elle a bien fait sur la pelouse,
Une grande pelouse toute belle !
Mais j'ai dû ramasser avec une pelle !
Oh ! Comme c'est merveilleux ! C'est extraordinaire !
Viens ma petite beauté ! Teut, Teut, Teut, Teut !

Attention ! Attention ! Elle est derrière vous !

La chemise

Être une chemise n'est pas toujours facile.
Pour en deviner la cause, je vous le donne en mille.
J'appartiens à un monsieur toujours élégant,
Bien habillé et, quand il sort, met toujours ses gants.
Le problème est que, quand il fait beau,
Il garde quand même son manteau
Et, ce qui est pire,
Il transpire.
Le résultat est que je suis trempée
Et je sens mes beaux plis dégringolés.
De retour à la maison, il m'arrache comme un forcené
Et sans égard me jette au panier.
Soudain, je me trouve dans un tas de linge sale.
Mais pourquoi me veut-il tant de mal ?
Le lendemain on m'envoie à la blanchisserie,
Où, de froid, je suis transis.
Ensuite, on me jette avec d'autres dans une machine,
Où je tourne comme une bobine.
Il y a de quoi en perdre la tête.
Mais l'appareil bientôt s'arrête.
On me met au séchoir,
Où je reste jusqu'au soir.
Puis c'est le repassage,
Où il faut rester bien sage
Car sinon, on vous étire et vous torture,
Quitte à vous déchirer et vous jeter aux ordures.
Quelquefois, on me colle une étiquette sur mon cou,
Ce qui m'agace et me rend fou.
Mon patron en est furieux, l'enlève avec douceur
Et me rangera dans mon tiroir tout à l'heure.